

IA  
121  
6e

0032340/2003



L0000032343

AU BRÉSIL

---

ÉTATS DE PIAUHY  
ET DE MARANHÃO

## DU MÊME AUTEUR

---

**Au Pays de l'Or Noir. Le Caoutchouc du Brésil,**  
*Nouvelle édition, revue.* Un volume in-8°, 62 illustrations et  
3 cartes, broché. . . . . 4 50

**Au Brésil. — De l'Uruguay au Rio São Francisco.** Pré-  
face de M. ÉMILE LEVASSEUR, Administrateur du Collège de  
France. *Nouvelle édition, revue.* Un volume in-8°, avec  
95 illustrations et 9 cartes, broché. . . . . 8 50

**Au Brésil. — Du Rio São Francisco à l'Amazone.** *Nou-  
velle édition, revue.* Un volume in-8°, avec 105 illustrations  
et 13 cartes, broché . . . . . 8 50

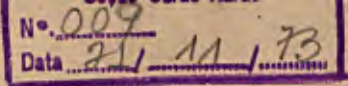
*Ouvrages couronnés par la Société de Géographie, prix Bonaparte Wyse  
(Médaille d'or) et par la Société de Géographie Commerciale (Médaille  
Crevaux).*

**Le Pérou économique.** Préface de M. PAUL LABBÉ,  
Secrétaire général de la Société de Géographie commerciale.  
*Deuxième édition.* Un vol. in-8°, avec illustrations et carte,  
broché . . . . . 9 »

*Ouvrage couronné par l'Académie Française,  
et par la Société de Géographie Commerciale (Médaille Pra).*

PAUL WALLE

Chargé de mission du Ministère du Commerce



AU BRÉSIL

ORMA  
918.123  
W1962

ÉTATS DE PIAUHY

ET DE

MARANHÃO



LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINE

E. GUILMOTO, Éditeur

6, Rue de Mézières, PARIS

1912



## INTRODUCTION

Dans un précédent ouvrage intitulé *De l'Uruguay au Rio São Francisco*, nous avons présenté les divers États du sud et du centre du Brésil, visités par nous au cours de la mission que M. le Ministre du Commerce et la Société de Géographie commerciale de Paris avaient bien voulu nous confier. Nous avons pour tâche d'étudier les progrès, les ressources, la situation économique de la grande République sud-américaine, ainsi que d'examiner les méthodes commerciales employées par nos concurrents étrangers dans ce pays. Dans ce second volume, nous donnons un aperçu aussi complet que possible des États du littoral nord et de l'extrême nord, en général fort négligés par les voyageurs et dont on parle fort peu, quoique la plupart d'entre eux méritent d'attirer et de retenir l'attention des Européens par l'importance de leurs ressources et l'avenir qui leur est réservé.

De même que dans la première partie de notre travail, nous avons dû, dans celle-ci, faute de place, systématiquement écarter les anecdotes et menus incidents de voyage, car nous tenons avant tout à fournir le plus grand nombre que nous pourrions de renseignements pratiques. Notre itinéraire comportait la descente du rio São Francisco qui nous offrait des régions tout à fait neuves, jusqu'à Joazeiro, dans le nord de l'État de Bahia. L'accident déplorable (1) qui coûta la vie à notre regretté compagnon de voyage M. Ernest Dubosc, ingénieur agronome, survenu près de

(1) Voir : *De l'Uruguay au rio São Francisco*, page 429.

Pirapora, sur les rives du São Francisco, nous obligea à changer notre itinéraire. Nous revînmes donc vers la côte, ce qui nous permit de visiter l'État d'Espirito Santo qu'il eût été regrettable de négliger, pour continuer par les États de Bahia, Sergipe, Alagoas, Pernambuco, Parahyba, Rio Grande do Norte, Ceara, Piauihy, Maranhão, Pará et Amazonas.

On a souvent dit, à tort, que seule la partie centrale et méridionale du Brésil était habitable pour des Européens. C'est là une erreur : erreur tellement répandue, qu'elle a cours même à Rio de Janeiro, si bien que tous les efforts toutes les largesses vont de préférence vers le Sud, où l'on peut escompter des résultats plus rapides, pendant que les États du Nord sont tant soit peu négligés. Cette conviction vient de ce qu'on visite peu ces États qui conservent, par tradition, la mauvaise réputation qui leur a été faite sur la foi de relations écrites un peu à la légère, il y a fort longtemps.

Dans tous ces États, l'Européen peut parfaitement s'acclimater et vivre en bonne santé, principalement dans ceux de Pernambuco, Parahyba, Rio Grande do Norte, Ceara. Nous avons trouvé dans ces États, dans leurs capitales surtout, une population européenne relativement nombreuse, et en proportion, autant de Français que dans certaines villes du Sud plus favorisées. Dans l'Amazonie, à laquelle on se plaît à faire une réputation d'insalubrité des plus exagérées, nous avons rencontré en bonne santé des compatriotes qui habitaient le pays depuis plus de vingt ans ; nous y avons nous-même séjourné trois fois sans jamais avoir été malade. La fièvre intermittente ou paludéenne, qui sévit à l'état endémique sous des formes plus ou moins bénignes sur les rives boisées de certains cours d'eau de l'intérieur ou sur quelques parties marécageuses du littoral, ne suffit pas pour faire déclarer insalubre une région tout entière. D'autant plus, que la fièvre atteint principalement les individus qui abusent des boissons alcoolisées tout en s'alimentant d'une façon insuffisante ; il suffit le plus souvent à l'Européen de quelques mesures d'hygiène pour rester indemne de tout paludisme.

On a dit, également à tort, que dans ces mêmes États le

travail manuel était interdit aux Européens, qu'ils ne pouvaient ni s'acclimater, ni travailler, qu'ils ne doivent être là, qu'éducateurs ou chefs. Certes ! ce rôle leur convient mieux, mais partout, nous avons vu des Européens travailler comme en Europe sans tenir compte des heures de canicule, ce qui est certainement une imprudence. Même dans les régions réputées insalubres, telles que les rives du rio Madeira dans la partie où l'on construit le chemin de fer du Madeira au Mamoré, dans ces forêts où le remuement des terres occasionne pourtant la fièvre paludéenne, ce sont les ouvriers italiens et espagnols qui fournissent aujourd'hui la meilleure main-d'œuvre.

Espirito Santo, malgré sa petite superficie, mais grâce à la grande fertilité de son sol et à la considérable valeur de ses forêts ; Bahia, avec ses magnifiques plantations de cacaoyers et de tabac, ses richesses minérales si variées ; Pernambuco avec ses immenses champs de canne à sucre, ses multiples raffineries qui approvisionnent de sucre presque tout le Brésil, ses plantations de coton, sont à notre avis les États les plus riches et les plus susceptibles d'un développement prochain. Toutefois nous avons trouvé que ces États, comme leurs voisins d'ailleurs, avaient bien peu progressé pendant ces dernières années. La construction de ports et de quais de débarquement à Victoria, Bahia et Pernambuco (ces deux derniers en construction), va heureusement, dans un avenir prochain, changer la face des choses en fournissant à ces États un outillage commercial moderne qui augmentera et facilitera grandement leurs transactions.

Depuis Bahia, pourvu d'une baie splendide, les États du nord du Brésil semblent en général se ressentir du manque de bons ports, alors que ceux-ci sont si abondants au sud. Ce fait est d'autant plus regrettable, que la vie de tous dépend directement de la mer. On peut en quelque sorte, pendant un certain temps encore, considérer ces États comme autant d'îles virtuelles, chacune isolée du reste du pays, d'un côté par la mer, et de l'autre par le sertão (1) inculte et inex-

(1) Mot signifiant : terre de l'intérieur peu explorée et peu exploitée.



plotté. Le littoral est le poumon de ces États; par là, ils respirent la brise forte de l'Océan qui leur permet l'échange de leurs produits et la communication avec le monde extérieur.

La fondation de la plupart de ces ports, que l'on ne choisirait plus aujourd'hui, date de l'époque coloniale, où en raison des petits navires au faible tirant d'eau employés, la navigation au long cours se contentait de n'importe quelle rivière pour lui servir d'abri. C'est ainsi que furent constitués les ports d'Aracajú (Sergipe), Parahyba, du Rio Grande do Norte, de Ceara, Piauhy, Maranhão, etc. Ce dernier est toutefois le port le plus sûr, le plus abrité, celui qui pourrait rendre le plus de service de toute la côte nord, si les sables amenés par l'Océan ne diminuaient pas chaque jour sa profondeur.

Le peu de progrès réalisés par certains États, est certainement dû au trop grand nombre de nègres qui s'y sont concentrés après l'abolition de l'esclavage; Bahia, Maranhão, Pernambuco et Rio, particulièrement les deux premiers, sont ceux où il en existe le plus. Grâce à la douceur du climat et à la fertilité prodigieuse du sol qui leur donne, presque sans travail, les quelques fruits, bananes, patates, et le manioc nécessaires à leur alimentation, ils peuvent paresseux tout à leur aise, et, par leur indolence, retardent le développement du pays.

On peut considérer toutes ces régions comme des pays neufs où il y a beaucoup à faire, où tout capital, toute énergie, toute activité trouveront utilement à s'employer. Après quelque temps de séjour dans ces États et surtout après avoir pris contact avec cette population aux éléments si variés, nous nous sommes de plus en plus convaincu que, malgré ce qui a pu être dit et écrit, nous visitons des contrées presque ignorées et surtout négligées par le plus grand nombre de nos capitalistes, industriels et commerçants; un terrain presque vierge pour notre propagande commerciale et pour notre propagande intellectuelle, laquelle, heureusement, se fait sans nous. Nulle part, nous ne pouvons trouver un marché plus favorable; encore faut-il y aller: partout on ré-



clame nos produits, qui plaisent le mieux par leur bon goût et leur qualité, et que l'on préfère même avec une légère majoration. Les marchandises allemandes ne sont achetées qu'en raison de leur bon marché et parce que d'autres ne se présentent pas, mais surtout parce que les industriels et commerçants allemands accordent les plus grandes facilités à leurs clients, et savent répondre rapidement et clairement à leurs demandes d'informations, de prix ou d'échantillons.

Toutefois un renouveau d'initiative se manifeste parmi nos industriels et négociants et nous avons eu la satisfaction de rencontrer dans les diverses capitales du littoral nord, et surtout dans les États amazoniens des représentants français paraissant fort bien choisis qui faisaient de brillantes affaires. En Amazonie cependant, le commerce français ne se développe pas comme il le devrait et le pourrait dans cette région qui progresse très rapidement. A Pará et à Manaus, nous plaçons surtout des conserves de toutes sortes, des vins, des liqueurs variées, de la parfumerie, mais en ce qui concerne les étoffes légères, le blanc, tissus divers et dentelles, nous nous laissons concurrencer par les produits belges.

Nous le répétons, il y a beaucoup à faire dans les États du nord du Brésil, en particulier dans ceux d'Espirito Santo, Bahia, Pernambuco, dont une partie de la capitale va être incessamment bouleversée par la pioche des démolisseurs pour la convertir en ville moderne, et dans l'Amazonie. Dans l'aperçu sincère et simple que nous donnons des ressources et de la vie de ces États, nous ne voulons pas faire de propagande en faveur du Brésil, mais être utile aux intérêts de la France en montrant à nos industriels, négociants et colons agriculteurs, qu'il y a dans ces régions, plutôt négligées, un immense champ d'action pour les grandes et les moyennes entreprises soigneusement étudiées.

P. W.



# 7 ÉTAT DE PIAUHY 25

---

I. Pays isolé, court aperçu. — II. Défaut de communications. — III. Amarração, de ce port à Therezina, Parnahyba. — IV. La capitale du Piauhy. — V. Futur chemin de fer. — VI. Quelques localités. — VII. Industries principales, le coton, le tabac. — VIII. Un pays d'élevage par excellence. — IX. Les boïaros, pasteurs et chasseurs. — X. Ressources des temps de disette, l'embuzeiro, le coco naia, etc.; l'avenir.

I. — Jusqu'à présent l'État de Piauhy a été fort peu visité, il est de ceux que l'on croit connaître quand on sait qu'ils existent. Pendant longtemps on a même vaguement confondu ce pays avec le Maranhão, dont il est en quelque sorte le prolongement vers l'Ouest. C'est cependant un vaste territoire, de forme presque triangulaire, auquel on ne donne pas moins de 301.797 kilomètres carrés, superficie égale à celle de cinquante départements français, qui le place au huitième rang des États brésiliens pour l'importance territoriale. Sa population, par contre, est assez restreinte, un peu plus de 400.000 habitants seulement.

Piauhy est, de tous les États du Brésil, celui qui a la plus petite extension de littoral, 28 kilomètres seulement (33 suivant le point de vue local). Sa plus grande dimension intérieure mesure 910 kilomètres de S.-S.-O. à N.-N.-E.; la plus grande largeur ne dépasse jamais 285 kilomètres et va diminuant au Nord en triangle dont le sommet forme la petite bande littorale. Vers le Sud, il confine avec Bahia et Goyaz, à l'Est avec Ceará et Pernambuco, à l'Ouest avec Maranhão, dont il est séparé par le rio Parnahyba.

Comme aspect, l'État de Piauhy est un ensemble de plaines



immenses, de collines et de plateaux, couverts de terres qui, durant les pluies, forment d'admirables pâturages et de catingas, ces forêts maigres et basses que l'on connaît déjà. Les plateaux sont séparés les uns des autres par des zones tortueuses, relativement basses, qui deviennent rapidement verdoyantes lorsque les eaux s'y rassemblent; la sécheresse s'y fait-elle sentir qu'elles n'offrent plus que l'image de l'aridité. Les fleuves qui arrosent ce vaste pays sont assez nombreux, mais ils sont presque tous tributaires du Parnahyba, fleuve de troisième grandeur qui prend sa source dans l'intérieur, près de la chaîne de Mangabeira, et dont tout l'État constitue le bassin oriental. Le Parnahyba a 1.340 kilomètres de cours avec ses méandres incalculables; comme ce fleuve ne possède pas de cataractes, mais seulement quelques rapides dans son cours supérieur, il est navigable pour des vapeurs d'un faible tirant d'eau depuis son embouchure jusqu'à une grande distance dans l'intérieur. Ses principaux affluents sur la rive droite sont : le Urussuhi-Mirim (200 kil. de cours), le Gurgueia (475 kil.), le Piahy (400 kil.), le Canindé (400 kil.) le Poty (360 kil.), le rio Longa (315 kil.), etc.

Ces rivières sont également réparties sur tout l'État qui pourrait être considéré comme bien doté sous le rapport de l'hydrographie, si le climat, malheureusement, n'était de nature à neutraliser un réseau fluvial beaucoup plus riche. Les rivières, qui coulent impétueusement pendant la saison pluvieuse, passent peu à peu de l'état de torrent à celui de ravins arides pendant une grande partie de l'année, et ne fournissent presque plus rien au Parnahyba.

Le Piahy, surtout dans sa partie sud et centrale, se trouve dans les mêmes conditions climatériques que celle que nous avons indiquées pour le Cearà; la sécheresse est aussi la vraie plaie de cet État sur une grande partie de son territoire. Durant les années favorables, la pluie commence à tomber entre février et mars et continue jusqu'en juin; tout alors fleurit et verdit avec autant de rapidité que de vigueur, tant que les rivières roulent un gros volume d'eau. Mais plus tard, surtout pendant les mois d'août et septembre, qui sont ceux de la période de la sécheresse annuelle, le so

se transforme en désert brûlé, et si les pluies font défaut et sont insuffisantes, la terre se dessèche et se crevasse, tous les végétaux, sauf ceux que nous avons indiqués pour le Ceará, perdent leur feuillage et meurent souvent; les animaux des forêts et les bestiaux sont chassés par la famine, et l'homme lui-même doit se rapprocher des zones plus heureuses. Ces sécheresses désastreuses ne sévissent guère qu'à de longs intervalles, tous les dix ou douze ans au maximum; mais cela suffit pour empêcher la fondation d'entreprises stables et le



THEREZINA. — Théâtre et place Aquidaban.

développement de ces contrées; les terres hautes de l'intérieur, quoique d'une salubrité remarquable, restent désertes. Le pays n'est vraiment peuplé que dans le voisinage des rivières, principalement près de leurs confluent, mais quoique le climat soit généralement salubre, c'est justement à ces endroits que la fièvre intermittente peut sévir heureusement d'une façon bénigne, en raison de la grande chaleur et de l'humidité persistante. La sécheresse se charge d'assainir en absorbant toute humidité pendant l'été. La fièvre n'est endémique que dans le delta du Parnahyba, à l'endroit où il se jette dans l'Océan par six vastes embouchures.

II. — Le peu de développement de Piauhy ne doit pas être attribué aux seules conditions climatériques qui ne sont pas incompatibles avec une certaine prospérité, mais surtout à l'isolement et au manque de communications de cet État qui correspond difficilement avec ses voisins. La seule voie de communication, relativement facile mais longue, est la voie fluviale du Parnahyba, navigable pour des vapeurs de 150 tonnes depuis l'Océan jusqu'au confluent du Gurgueia, soit sur 700 kilomètres, et parfois même jusqu'à celui de l'Urussú, 190 kilomètres plus haut. Nous avons dit que le Parnahyba communiquait avec l'Océan par six embouchures, mais deux seulement appartiennent au Piauhy : la Barra de Canarias, limitrophe de Maranhão et la barre d'Iguarassú, sur laquelle se trouve situé le port d'Amarração, qui est l'avant-port de la ville de Parnahyba, en plein delta sur la bifurcation des deux branches qui n'offrent aux navires que 3<sup>m</sup>,50 d'eau.

Une Compagnie locale de navigation fluviale fait le service depuis Amarração jusqu'à Manga, à quelques kilomètres en aval du confluent du Gurgueia, près du point où le Parnahyba est traversé par la route très fréquentée que se sont frayée les *tropeiros*, conduisant des troupeaux ou transportant divers produits des campos méridionaux de Maranhão jusqu'aux États de Pernambuco et de Bahia; à part cela, les routes du Piauhy n'existent que pour mémoire, n'étant autre chose que des sentiers ravinés.

III. — Lorsqu'on se rend à Therezina, capitale de l'État de Piauhy, il faut débarquer à Amarração, le seul port de l'État qui se trouve près de l'embouchure du fleuve Iguarassú, un des six bras entre lesquels se déverse le Parnahyba, avant de se jeter à la mer un peu en dessous de la petite ville, en l'espèce un simple bourg, qui se trouve à une vingtaine de kilomètres de la ville de Parnahyba, l'ancien port.

Le port d'Amarração n'est visité un peu régulièrement que par les paquebots du « Lloyd Brasileiro » et par les vapeurs de la Compagnie de navigation du Maranhão; il est en outre fréquenté à des dates indéterminées par les vapeurs de la Compagnie Pernambucana et par ceux de la Compagnie anglaise « Red Cross Line ». Ces derniers même vont mouiller



dans la baie de Cajueiros près du port maranhense de Tutoya, parce que la barre du fleuve, qui s'ensable progressivement, ne donne accès qu'à des navires d'un tirant d'eau de 3<sup>m</sup>,50 jusqu'à Amarração. Des travaux vont d'ailleurs être entrepris pour améliorer les conditions de ce port.

Amarração n'est pas un séjour enchanteur; elle est, en effet, située au milieu d'un paysage de monticules et dunes de sables mouvants qui cachent et découvrent tour à tour les maisons et la végétation dans leur continuel déplacement; des cocotiers voient souvent leurs troncs submergés par ce sable qui vient vous fouetter au visage quand le vent souffle. Il serait pourtant facile de fixer ces sables, et le séjour d'Amarração serait supportable d'autant plus que le climat y est d'une notable salubrité. Les vapeurs peu nombreux de la navigation fluviale du Parnahyba sont loin d'avoir un horaire régulier, et il faut souvent attendre plusieurs jours leur arrivée.

D'Amarração à Parnahyba, la distance n'est que de 20 kilomètres, on navigue entre des rives couvertes de plantations de canne à sucre et de vergers, au milieu desquels pointent les toits rouges de moulins à broyer la canne. Parnahyba, chef-lieu du municipe du même nom, à 340 kilomètres nord-est de Therezina, est avec Amarração la seule place commerciale du Piahy émancipée de la tutelle des États voisins. Par son commerce et sa population qui est de 12.000 habitants environ, c'est la principale ville de l'État après Therezina et Oeiras; malheureusement sa situation au bord d'une sorte de Camargue n'est pas aussi salubre que celle d'Amarração.

Sur la rive gauche, rive maranhense, on découvre São Bernardo, petite localité agricole qui semble assez vivante, puis on fait escale à Porto Alegre, sur la rive du Piahy, bourg bien situé et assez florissant; sur tout ce parcours, on aperçoit d'ailleurs assez fréquemment des villages et petites agglomérations. Si cette région du bas Parnahyba ne présente pas toute la beauté du haut fleuve, où le climat est beaucoup plus doux et plus sain et les forêts plus denses, elle possède en échange une importance agricole et commerciale.

bien plus considérable, en raison d'une population plus nombreuse et de la plus grande proximité des centres de consommation.

Entre le bourg de Conceição et União, le rio est moins profond que dans le haut Parnahyba et pendant l'été sa navigation en est assez difficile sans être toutefois interrompue. La durée du voyage jusqu'à Therezina est de trois et parfois quatre jours en remontant le courant et deux jours à la descente; on ne navigue pas la nuit.

IV. — Therezina est située sur la rive droite du Parnahyba, à 360 kilomètres d'Amarração en terrain plat. La ville, établie en forme de damier, possède des rues larges, mais dont la plupart ne sont pas pavées; quelques-unes sont ombragées, ainsi que les places qui sont au nombre de sept. La ville, qui peut avoir 30.000 habitants, se divise en douze districts et deux quartiers principaux, Amparo et Nossa Senhora das Dôres; dans la zone suburbaine, les habitations sont pour la plupart des cases construites à l'aide de matériaux empruntés aux palmiers buritys et pindobas. On ne trouve à Therezina aucun édifice digne de remarque, mais on peut y citer quelques bonnes écoles élémentaires, une École d'Arts et Métiers, le Lycée pour les hautes études, le Palais du Gouvernement, la Chambre législative et municipale, le Théâtre 4 de Setembro, le Marché et la Santa Casa de Misericórdia, qui ne sont, après tout, que des édifices assez insignifiants. De ses trois églises, celle de São Benedicto est la plus intéressante.

Therezina ne date que de 1852, elle remplace comme capitale Oeiras, qui a été déchue de ce titre parce que, située à 460 kilomètres de l'embouchure du Parnahyba, les communications avec le Gouvernement central étaient, faute d'eau à certaines époques, rendues très difficiles. Oeiras était plus au centre géographique du pays, mais Therezina occupe une position plus centrale si on ne considère que la distribution de la population, car une grande partie du territoire sud est à peu près déserte. La capitale du Piahy n'est pas très animée; on y fait cependant un commerce assez actif et quelques industries montées avec des

capitaux locaux vivent dans des conditions prospères, par exemple, une filature et fabrication de tissus, une fonderie, une raffinerie moderne de sucre, une fabrique de savon, etc.

Le climat de Therezina est très chaud, mais plus salubre que celui de Parnahyba; les nuits y sont presque toujours agréables. En face de Therezina, de l'autre côté du fleuve, sur la rive maranhense, se trouve Flores ou Cajazeiras, point terminus de la ligne de chemin de fer (78 kilomètres)



THEREZINA. — Église S. Benedicto.

qui relie la seconde ville de l'État de Maranhão, Caxias, à ce port fluvial. Ce chemin de fer est actuellement prolongé jusqu'à São Luiz, capitale de l'État voisin, par lequel il sera d'ici peu plus facile de communiquer avec l'extérieur du pays que par la voie du Parnahyba, toujours incertaine et plus longue. A l'heure actuelle, on peut aussi se rendre à Therezina en débarquant à Maranhão et en prenant la voie fluviale de l'Itapecuru jusqu'à Caxias, et de là par le chemin de fer jusqu'à Cajazeiras ou Flores.

V. — Piauhhy est un des quelques États du Brésil qui ne possède pas la moindre ligne ferrée. Cette lacune va être



comblée d'ici quelque temps, car, dans le but de relier par des voies ferrées les différents États brésiliens, le Gouvernement fédéral a depuis trois ans fait procéder aux études définitives de la ligne qui, partant de Ipú, point terminus du chemin de fer de Sobral, dans l'État voisin de Ceará, doit aboutir à Therezina et posséder un embranchement sur Amarração venant de la ville de Campo Maior. Les travaux de prolongement du chemin de fer de Sobral sont en cours d'exécution sur 94 kilomètres, de Ipú jusqu'à Caratheus. Les études des sections de Caratheus à Castello (141 kil.) et de la section de Therezina à Marvão (189 kil.) sont approuvées. La ligne de Caratheus à Therezina mesurera donc 330 kilomètres et son embranchement 275 kilomètres, soit un développement total de 605 kilomètres. Un autre projet d'une réalisation plus lointaine, mais d'une portée immense pour l'avenir du pays, est une ligne qui, partant d'Amarração et passant par Therezina, Amarante, Valença, gagnera Oeiras pour franchir plus loin la frontière de Pernambuco et atteindre le São Francisco par la vallée du Pontal. Elle suivra le fleuve jusqu'à Petrolina, localité située en face de Joazeiro. Une demande de concession pour la construction de cette ligne vient d'être présentée à la Commission des travaux publics de la Chambre fédérale des députés; nous ne pensons pas toutefois que l'exécution de cette ligne soit prochaine.

VI. — L'État de Piauhý est divisé en trente-quatre municipes, mais bien peu, parmi les chefs-lieux de ces derniers, méritent le nom de villes; celles-ci sont au nombre d'une quinzaine, et leur population, sauf pour Oeiras, Parnahyba et Amarante, arrive rarement à 10.000 habitants.

*Oeiras*, située, comme nous l'avons dit, au centre géographique de l'État, sur la rive gauche du rio Guaribas, non loin du confluent du Canindé, est, après Therezina, la ville la plus populeuse de l'État. Fondée en 1718 sous le nom de Macha, elle fut capitale de l'État jusqu'en 1852. Cette ville, qui compte aujourd'hui 22.000 habitants, a l'aspect tranquille et morne d'une ville de l'intérieur que les moyens de communication laissent pendant plusieurs mois de l'année

en dehors des événements politiques ou autres qui ont lieu dans le reste du pays; du moins n'en perçoit-elle que les rumeurs. Il est douteux qu'elle connaisse jamais l'animation cosmopolite. C'est néanmoins le centre assez prospère d'une riche région d'élevage.

*Amarante* est la quatrième ville de l'État avec une population de 10.000 habitants environ, située dans une position excellente, au confluent du rio Canindé et du Parnahyba. Son commerce est actif; à peu de distance se trouvent les chutes du *Mulato*, qui pourraient être industriellement utilisées tout au moins pour l'éclairage électrique de la ville; il lui serait facile également de s'y pourvoir d'eau potable. En face d'Amarante, de l'autre côté du Parnahyba, s'élève São Francisco, localité maranhense, autour de laquelle se voient de belles cultures. Oeiras et São Francisco gagneraient à être reliés par un pont jeté sur le Parnahyba. *Picos* est une florissante ville à 190 kilomètres sud-est de Therezina, sur le rio Guariba, tributaire du Parnahyba, par le Canindé. On y élève des bestiaux qui sont considérés comme les meilleurs de l'État.

*Valença* n'a de commun que le nom avec une riche ville de l'État de Bahia; elle est située sur les rives d'un petit cours d'eau torrentueux, le Catinguinha, dont elle porta longtemps le nom, à 111 kilomètres E.-S.-E. de Therezina; cette ville adossée à un petit massif dont les eaux vont au Sambito, tributaire du Poty, a une faible population et un développement très lent. On cultive dans le municipe du riz, et on y fait l'élevage du bétail. *Campo Maior*, située à 100 kilomètres N.-E. de Therezina, sur le rio Longa, affluent du Parnahyba, quoique une des principales localités du Piauhy, n'a pas plus de 5.000 habitants. Le pavage y est inconnu, le commerce pourrait y être plus actif, car on récolte beaucoup de coton dans le municipe. Il possède également de grandes forêts de carnaúba et des bois, ceux-ci rachitiques. Dans les environs de la ville se trouve un bon réservoir, qui la met à l'abri de la sécheresse; le sol y est fertile et le climat chaud et sec est rafraîchi par des vents fréquents.

Viennent ensuite : *Paracuruca*, chef-lieu de municipe, à



210 kilomètres N.-E. de Therezina, sur la rivière du même nom, affluent du Parnahyba par la Longa, on y fait de grandes cultures de coton. *Campos Salles* est une localité toute moderne, dans les environs de laquelle on trouve encore quelques forêts riches en excellentes essences telles que : le cèdre, le jacaranda, le bois d'arc, la violeta, le taca-juba, l'aroeira, sorte de quebracho que personne n'utilise. Mentionnons encore *Barras*, ou *Barras de Marathoan*, *Humildes* et *Itamaraty*, dont la prospérité est relative et le développement fort lent. Il faut dire que la population de toute cette partie du Piahy, comme celle du sud et du S.-E. de Maranhão, est d'une apathie inconcevable; les habitants ne ressemblent en rien à leurs voisins les Cearenses. On y cultive, avec des procédés rudimentaires, le riz, le manioc, les haricots noirs, la canne à sucre, en quantités à peine suffisantes pour la consommation locale. L'élevage même, autrefois pratiqué sur une assez vaste échelle, y est en décadence.

VII. — La principale industrie de l'État de Piahy est presque exclusivement l'élevage, auquel viennent s'ajouter aujourd'hui les cultures du coton et du tabac. L'extraction de la cire de carnaúba et celle du caoutchouc de maniçoba apporte aussi une bonne quantité de ces produits à l'exportation : le caoutchouc lui donne plus de 520.000 kilos. Tout ce que nous avons dit au sujet des productions et des cultures du Ceará peut se rapporter au Piahy, les conditions climatiques étant identiques; nous n'ajouterons que quelques détails relatifs à l'élevage.

C'est dans le municipe de Therezina qu'on récolte le plus de coton, mais celui-ci est consommé en grande partie sur place par la filature qui existe dans la capitale. Les autres centres producteurs sont Campo Maior, União, Amarante et Floriano. Ces deux derniers municipes, ainsi que celui de Therezina, possèdent des machines à vapeur pour égrener le coton; dans les autres, les égreneuses rudimentaires sont mues par des chevaux ou des mulets. L'exportation du coton de Piahy a presque triplé pendant ces dix dernières années; elle a lieu partie à l'état brut, partie en coque, et s'élève



à plus de 2.600.000 kilos. L'exportation des graines de coton, qui a aussi beaucoup augmenté, a passé de 200.000 kilos en 1902 à 1.500.000 en 1909. Tous ces produits sont expédiés par le port de l'île de Cajuêiro, dans la baie de Tutoya, généralement pour l'Angleterre ou les manufactures du Sud.

Le tabac est aussi cultivé sur une grande échelle dans cet



Une vieille maison de l'époque coloniale.

État, mais sa préparation laisse beaucoup à désirer; c'est dommage, car le tabac récolté sur les rives du Parnahyba est excellent et d'un arôme agréable. Comme au Ceará, les plantations se font généralement sur les rives des cours d'eau, des lacs ou dans des terrains recouverts par les crues pendant la saison pluvieuse.

Le tabac de Piahy se vend généralement en cordes recouvertes de cuir pour le garantir de l'humidité, ou en ballots de 5 à 10 kilos enveloppés dans des fibres de différents palmiers. Cet Etat n'exporte guère plus de 320.000 kilos

de son tabac; quant à la production elle est estimée annuellement à 2.000.000 de kilos.

Tous ceux qui connaissent bien cet État lui prédisent un certain avenir, lorsqu'il sera mieux pourvu de moyens de transport et de communication, à cause de la grande fertilité de ses terres; on pense que cet État pourrait jouer dans le Nord le même rôle que le Rio Grande do Sul, appelé à devenir le grand marché du gros bétail, des chevaux et de tous les produits de race bovine. L'élevage dispose de pâturages excellents; de même nature que ceux de la région du Canindé, le fourrage est comparable à celui des prairies du Charolais. Dans ces parages, le bétail multiplie admirablement et les bœufs y atteignent des poids beaucoup plus élevés que partout au Brésil; le lait est très apprécié pour sa richesse en beurre et ses qualités, grâce à l'excellence du fourrage. Malgré cela, il n'existe pas le moindre embryon d'industrie laitière et, faute de communications, le bétail n'a qu'une valeur insignifiante, surtout au moment des sécheresses.

On voit alors des *boiaros* (marchands de bétail) venir des États de Goyaz, de Pernambuco, de Bahia, même du nord de Minas Gerães, acheter des grandes quantités de bétail à raison de 16 à 18 milreis (25 à 28 francs) par tête. Après un voyage de plusieurs centaines de kilomètres ces animaux sont placés dans d'autres pâturages pour se refaire, puis revendus à nouveau pour d'autres régions plus ou moins lointaines. Fait à noter, pour un pays où l'élevage constitue la grande ressource, on n'y trouve pas, comme dans le Rio Grande do Sul, de ces fabriques de viandes salées et sèches qu'on appelle des *charqueadas*, qui approvisionnent tout le Brésil de *charque* ou *carne secca*; une grande quantité de ce produit est importée. Dans l'intérieur, les éleveurs, quelques-uns du moins, se bornent à préparer ce qu'on nomme la *carne de cento*, de la viande en lanières qu'ils mettent à sécher au soleil; rien de plus primitif. L'industrie de la viande salée et des conserves de viande fera certainement, dans l'avenir, la fortune de grosses entreprises, elles n'attendent pour se constituer que l'arrivée du chemin de fer.

Ce pays, comme le Ceará et presque tout le N.-E. du Brésil, souffre des sécheresses périodiques, pendant lesquelles il meurt beaucoup d'animaux; malgré cela et le bas prix du bétail, l'élevage reste quand même une industrie lucrative et surtout facile. D'autre part, les rivières sont nombreuses et, dans le Sud, il existe plusieurs lacs qui ne perdent jamais complètement leurs eaux, il suffit de la moindre pluie pour les alimenter à nouveau; les travaux



Sertanejos de Bahia et du Piauhv vêtus de cuir.

nécessaires pour réduire les conséquences des étés trop secs, la construction de réservoirs, dont beaucoup de propriétaires sont pourvus, passent pour y être moins difficiles et moins coûteux qu'au Ceará.

IX. — L'élevage au Piauhv se pratique d'une façon tout aussi primitive que dans ce dernier État, c'est la même vie, la même lutte contre le climat et la nature. Les pasteurs de ces contrées portent comme partout dans le sertão le nom de *sertanejos* et aussi celui de *boiario* qui signifie, plus exac-



tement, boucher. Leur costume est le même depuis les hauts sertões de Minas Geraes et de Bahia, il est curieux; s'il n'offre pas un caractère très pittoresque, il est solide et est essentiellement propre à la vie qu'on y mène.

Comme les plaines du sertão sont entrecoupées de petites forêts basses remplies de végétaux épineux et que les troupeaux à demi sauvages y cherchent souvent un asile, il a fallu, avant tout, se prémunir contre les accidents qui peuvent résulter d'un passage rapide à travers ces halliers dangereux. Le sertanejo est donc vêtu de la tête aux pieds d'un complet de cuir, véritable armure de couleur fauve composée de pantalons ou jambières; d'une veste plus ou moins courte et souvent d'un gilet, le tout complété par un chapeau arrondi. Ce costume est en cuir de cerf préparé de telle manière que la solidité n'exclue pas la souplesse, principalement aux articulations. Les cerfs dont on utilise la peau sont nombreux mais d'espèce relativement petite, ce sont : le *sucupira*, cerf de vallée, le plus grand; le *galheiro*, ou cerf de campo, le *catingueiro*, cerf des catingas, qui se rencontrent partout en abondance.

Le bétail vit presque complètement à l'état sauvage; quelques éleveurs, cependant, font rentrer le soir dans des enclos ou *currales*, les vaches laitières et les veaux, afin de profiter du lait dont ils font du beurre et du fromage; de cette façon les bêtes peuvent être soignées si elles sont blessées et elles sont moins farouches. Pour rappeler les vaches laitières qui, à la tombée de la nuit, ne se sont pas rapprochées du curral, les vaqueiros les appellent *aboindo*, c'est-à-dire en soufflant l'*aboio* dans une trompe. L'*aboio* est un son musical sonore et langoureux, qui plaît aux oreilles du bétail apprivoisé. Aussitôt que les vaches laitières entendent se répercuter au loin le son de l'*aboio*, elles répondent en mugissant et se dirigent vers le curral.

La sécheresse n'est pas le seul ennemi des éleveurs, ils doivent aussi dans certaines zones, principalement dans le Sud, défendre leurs troupeaux contre les jaguars, *las onças*, comme on dit là-bas, qui sont attirés par la grande quantité

de bêtes à cornes; ces fauves préfèrent toutefois les régions de catingas, les zones boisées et terrains accidentés où ils trouvent de nombreuses cavernes pour se réfugier. Les chasses faites aux différentes variétés de jaguars (1) en diminuent le nombre par instants. Mais qu'une sécheresse prolongée arrive, obligeant les habitants à se retirer vers des lieux moins désolés, par exemple vers le S.-O., les dangereux carnassiers reviennent bien vite s'installer dans la région abandonnée, si celle-ci est fréquentée par diverses variétés de cerfs qui passent de longues semaines sans boire et par les caeteté ou pécaris et les queixadas, sortes de sangliers qui réussissent à tromper leur soif à l'aide des tubercules aqueux qu'ils trouvent dans les catingas. Assurés de trouver une proie facile sans danger, les jaguars font alors de grands voyages pour boire et reviennent à leur lieu de prédilection.

Parmi les vaqueiros, il y a toujours de remarquables tueurs de jaguars; leurs services ne sont pas désintéressés, car il est d'usage de donner à chacun une tête de bétail comme prime pour chaque fauve tué et parfois une gratification en plus. Dans les régions continuellement habitées, les jaguars disparaissent très vite, ils n'aiment pas être serrés de trop près.

X. — Les grandes sécheresses désastreuses, qui entraînent des périodes de disette, ont appris aux sertanejos à connaître et à utiliser les ressources de certaines plantes ou arbres. Parmi ces derniers, deux sont à signaler, car nous connaissons déjà les multiples usages du palmier carnaúba.

L'imbuzeiro (*spondias tuberosa*), de la famille des thérébintacées, est un arbre précieux pour le sertanejo; tout d'abord les racines de ces arbres produisent des tubercules, doux et aqueux, qui sont nommés *batatas de imbu* (pommes

(1) On trouve, dans tout le centre et le sud de Piahy, la *onça verdadeira* (vraie once), la plus belle et la plus forte dont les taches blanches et noires sont plus grandes que chez les autres variétés; puis le tigre, autre jaguar aux taches noires sur fond chocolat; la *onça canguçu*, aux taches petites sur fond jaunâtre; la *canguçu preta* ou noire, aux taches brunes peu visibles sur fond noir, enfin, la *sucuarana* ou *onça vermelha* de couleur fauve, la plus commune et celle qui cause le plus de ravages; il y en a trois espèces.



de terre d'imbu); elles sont, aux époques de disette, avidement recherchées par les faméliques. Rien qu'aux sons rendus par le sol, sur lequel ils frappent du pied, les sertanejos reconnaissent la présence des tubercules.

Pendant les plus terribles sécheresses, l'imbuzeiro conserve son feuillage d'un vert intense, où les animaux peuvent se procurer de l'ombrage en attendant que les feuilles, les fleurs et les fruits leur servent d'aliment. Les fleurs blanches et aromatiques prises en infusion combattent rhumes et bronchites. Les fruits peuvent être utilisés très verts ou mûrs; dans le premier cas, comme légume dans les ragoûts et bouillis; à demi mûrs, ils sont préférés pour la préparation de l'imbuzzada, mets fait avec l'imbu réduit en pâte et cuit, mélangé à du lait bouilli auquel on ajoute du miel ou du sucre. Ces fruits mûrs ont le goût vineux du raisin. On en fait d'ailleurs dans le sertão une sorte de vin, des confitures et une compote gélatineuse.

Pendant les grandes sécheresses, les nécessiteux, après s'être rassasiés des fruits de l'imbu, creusent dans le sol des moules carrés qu'ils recouvrent d'écorce de l'arbre et où ils expriment le jus des fruits. Avec la chaleur du soleil et l'irradiation du sol, il se forme en peu d'heures, dans chaque moule, une gélatine rosée, translucide et consistante. Celle-ci est enroulée comme une feuille de papier, formant des rouleaux cylindriques qui sont facilement transportables. La gélatine ainsi obtenue est un aliment passable, connu sous le nom de *esteira de imbu*; elle se conserve un temps infini et on peut encore en fabriquer des confitures.

Un autre tubercule, nommé *batatas de vaqueiros*, semblable à la pomme de terre anglaise, a été découvert par des habitants de Bahia se rendant dans le sud-ouest de Piahy, pendant la grande sécheresse de 1899 qui désola une partie des deux États. Cette pomme de terre devint un aliment providentiel pour les populations affamées qui, faute de chemin de fer, ne peuvent se déplacer rapidement.

Puis c'est encore le *coco nãa*, grand palmier qui se trouve en abondance dans l'État de Piahy et en proportion moindre dans ceux de Ceará, de Rio Grande do Norte et de



Parahyba. La noix contient trois ou quatre semences dont on extrait l'huile que l'on emploie pour les mêmes usages que celle du *coco nucifera*. La noix est couverte d'une pulpe farineuse et nourrissante qui est d'un grand secours dans les temps de disette causée par la sécheresse. De cette fécule on fait une sorte de soupe, l'*angu*, comme l'appellent les sertanejos, que l'on assaisonne avec l'huile de l'amande du même fruit. La moelle du haut des tiges de ces palmiers est une



Caboclos de l'intérieur.

substance blanche, tendre, juteuse, un peu douce et agréable au goût; on peut même la manger crue. Si on la fait cuire avec de la viande, le goût de cette moelle ne diffère pas beaucoup de celui du chou, mais elle est plus solide. Après avoir ôté les parties gorgées de saccharine de cette tige en la faisant bouillir, elle devient propre à être assaisonnée comme un légume quelconque. Nous n'avons jamais eu l'occasion de goûter à la moelle du palmier naia, mais dans les États du Centre et du Sud, nous avons fréquemment

mangé la moelle des tiges des palmiers pindoba (*cocos butirosa*) et areca oleracea, plat qu'on nomme palmitos une fois qu'elle est bouillie et frite au beurre ou à la graisse.

Comme au Ceará, on forme au Piahy d'importants troupeaux de chèvres qui grandissent sans beaucoup de travail pour l'éleveur. Parmi celles qu'on élève sur une grande échelle se trouve une chèvre à quatre pis, obtenue par sélection, remarquable par sa taille et par la quantité de lait qu'elle fournit. C'est une bonne source de revenus, car cet animal est très résistant, réussit toujours à se nourrir et peut passer plusieurs semaines sans boire, trouvant même pendant ces périodes le moyen de fournir un peu de lait. L'exportation des peaux de chèvres du Piahy est presque aussi considérable que celle du Ceará, sans compter les animaux fournis vivants pour les États voisins. Piahy exporte une grande quantité de cuirs salés, tannés et secs, et aussi des cornes.

Nous ne pouvons ajouter que peu de chose sur les richesses minérales de Piahy qui, pas plus que celles du Ceará, n'ont jamais fait l'objet de la moindre étude ni recherche. Toutefois, il est certain qu'il y existe de nombreux gisements de minerais de fer; de l'or en moindre quantité; de l'argent, du cuivre, du plomb, des cristaux et crysolythes, des pierres calcaires, kaolin, etc. L'or et le cuivre ont été signalés dans les lieux suivants : Barras Batahla, dans la région de Piracuruca; Campo Maior Humildes, Parnagua, près de la limite de Goyaz et de Bahia dans les municipes de Picos et d'União. Le fer se manifeste dans les mêmes régions, mais en plus grande abondance, vers Jurumenha et Corumata. Dans le municipe d'Oeiras, ancienne capitale, se trouvent d'abondants gisements de salitre, de cristal de roche, de pierres calcaires et de kaolin.

Le budget de cet État s'équilibre entre 1.000 et 1.200 contos; la valeur des exportations à près de 3.000 contos, et celle des importations à 2.600 contos.

Malgré les sécheresses qui l'atteignent, Piahy est loin d'être un État déshérité, car il possède de nombreuses res-

sources qui sont à peine utilisées. Il est malheureusement privé de voies de communication; c'est cela surtout qui lui fait défaut. Dans un temps prochain, la locomotive pénétrera enfin sur son territoire, mais une bien petite zone sera desservie, et ce pays où l'industrie est nulle, où l'immigration n'est pas attirée par les conditions particulières du sol, attendra peut-être longtemps encore les moyens de devenir un État progressiste au mouvement commercial croissant.



27 ÉTAT

DE

MARANHÃO 66



# ÉTAT DE MARANHÃO

I. São Luiz de Maranhão; le port. — II. La ville. — III. Les maranhenses. — IV. Types des rues. — V. La vie matérielle. — VI. Alimentation, fruits. — VII. Salubrité. — VIII. Industrie et commerce. — IX. Voies de communications fluviales. — X. Chemin de fer, « San Luiz à Caxias ». — XI. Ports. — XII. Centres principaux. — XIII. Agriculture et élevage. — XIV. Ressources minérales. — XV. Instruction publique; finances.

I. — Une des parties du Brésil dont on parle peu et qu'on connaît le moins est certainement l'État de Maranhão, situé presque sous l'Équateur, à l'extrême Nord de la Confédération. La superficie de cet État est de 459 884 kilomètres carrés. Bien qu'énorme par ses dimensions qui le placent au sixième rang des États brésiliens, il ne possède qu'une population de 600.000 habitants, chiffre approximatif.

Ses limites sont exactement dessinées par des cours d'eau. C'est tout d'abord l'Océan, depuis l'embouchure du Gurupy, au Nord, jusqu'à l'avant-dernière bouche du Parna-hyba qui la sépare de l'État de Piauhy. La rive gauche de ce fleuve appartient à Maranhão, depuis sa source dans la serra des Mangabeiras, jusqu'à son embouchure. C'est ensuite la serra elle-même qui sert de limite, puis le rio Manoel Alves, affluent du Tocantins, puis ce fleuve jusqu'à son confluent avec l'Araguaya; une ligne droite traversant le Surubia, petite branche du rio Capim, affluent du Rio Pará; enfin le Gurupy jusqu'à l'Océan.

São Luiz, São Luiz de Maranhão, ou Maranhão tout simplement, comme on nomme indistinctement la capitale de l'État, se trouve construite sur l'île du même nom, qui est

1....



seulement séparée du continent par un petit canal, le Coqueiro ou Mosquito, de 16 kilomètres de long, 30 mètres de large et 5 mètres de profondeur. L'île de Maranhão a 54 kilomètres de long et 30 de large.

Placée entre les estuaires des deux fleuves Pindaré et Itapecurú, l'île de Maranhão occupe à peu près la même situation que l'île de Marajo, à l'embouchure de l'Amazone. Elle forme d'un côté la baie de São José, fort peu profonde, et de l'autre celle de São Marco, la meilleure et la plus fréquentée. C'est une baie ouverte sans barre déterminée, qui confond la couleur trouble de ses eaux avec celles plus claires de l'Océan, avant d'aller s'éteindre indécises dans le blanc jaunâtre des sables de la côte. A l'entrée de la baie de São Marco, on distingue un fortin quadrangulaire, avec à côté un petit phare; un peu plus loin, quelques maisons enfoncées au milieu des palmiers et des cocotiers donnent à l'ensemble un cachet tropical. C'est la Ponta de Areia, où viennent s'abriter les baigneurs de São Luiz.

Le port, lui, est formé par le confluent de deux rivières, l'Anil et le Bacanga, dont les embouchures se rencontrent à angle droit en face de la ville. En fusionnant, ces deux rivières forment un canal d'environ 2 kilomètres de long sur 1 de large, qui va se perdre dans la baie de São Marco, en face de la Ponta de Areia. Le port de Maranhão, autrefois assez profond, devient de plus en plus difficile pour les grands vapeurs, qui restent parfois à l'entrée du canal. Sans aucun doute, le sable qui l'obstrue peu à peu est amené par la mer, et non par les rivières Anil et Bacanga, dont le cours et le volume sont tout à fait insignifiants.

On remarque dans ce port une grande différence dans le niveau des marées; celles-ci varient de 4 mètres, qui est le niveau ordinaire, à 8 mètres à l'époque de pleine lune. A marée basse, le canal se rétrécit et laisse à découvert sur la droite un grand banc de sable. Tout au fond, du côté opposé à la ville, le canal devient plus étroit encore, si bien que cette partie est employée comme un bassin de radoub naturel pour les réparations à faire aux coques des barques et vapeurs fluviaux.

Il ne serait pas difficile de maintenir au port de São Luiz un fond d'eau suffisant pour les plus grands vapeurs, mais cette lutte constante contre l'envahissement des sables serait très coûteuse. Quoi qu'il arrive, Maranhão ne restera pas sans port; il en existe un meilleur qu'on s'étonne de ne voir pas utiliser : c'est la baie d'Itaqui (le gouvernement fédéral, dit-on, donne son appui pécuniaire à la construction des quais de São Luiz, on craint qu'il ne fournisse plus de subsides si le port était transporté ailleurs avant complet achèvement).

Ce port se trouve situé à l'ouest de la ville; on le découvre en doublant une petite pointe à gauche du canal. Là, les eaux sont profondes, offrant un bon ancrage; c'est un port excellent, un abri naturel, à l'entrée franche et facile, où les navires de tous tonnages pourraient à la rigueur accoster sans grand'peine. Itaqui deviendra certainement le port de Maranhão; il sera facile de le relier à São Luiz par une petite voie ferrée de 10 à 12 kilomètres, soit un quart d'heure à vingt minutes de chemin de fer.

São Luiz n'a pas à faire opposition à la création de ce port, car elle ne doit pas craindre de voir se former à Itaqui une cité qui lui fasse concurrence : il manque trop d'éléments, particulièrement l'eau douce, pour qu'il puisse naître sur ce point un grand centre de population.

Tel qu'il est, le port de São Luiz est visité mensuellement par six ou huit vapeurs du *Lloyd Brasileiro* tant de voyageurs que de charge, deux navires anglais et deux allemands, sans compter un certain nombre de vapeurs côtiers et fluviaux qui journellement arrivent ou partent pour l'intérieur, ce qui lui donne beaucoup de vie.

Le port de São Luiz a la réputation d'être infesté de requins qui se plaisent dans ses eaux calmes. Il est certain que cette réputation n'est pas injustifiée, car, pendant les deux séjours que nous avons faits dans cette ville, nous eûmes l'occasion d'entrevoir quelques-uns de ces pirates des mers, particulièrement pendant une visite à Alcantara. Les marinières racontent quelques accidents occasionnés par le vorace squal, mais tous semblent bien anciens déjà. Toutefois, la crainte est telle chez les gens du pays que, quoique

grands amateurs de bains de mer, ils ne s'y risquent guère qu'en certains endroits et avec des précautions infinies.

II. — São Luiz est une ville ancienne; les Français s'établirent les premiers sur ce point; en effet, en 1594, Riffaut de Dieppe trafiqua dans l'île de Maranhão et fit alliance avec les indigènes, les Indiens Tupinambas; il y laissa Charles de Vaux qui, ayant découvert les richesses de l'île, vint demander au roi de France des secours pour l'organisation d'une grande colonie. C'est seulement en 1611 que Louis XIII confia à La Ravardière le commandement d'une expédition. Ce chef fonda la ville de Saint-Louis en l'honneur du roi de France. Quelques années plus tard, La Ravardière fut battu par Albuquerque et évacua l'île. En 1641, les Hollandais s'emparèrent à leur tour de Maranhão, mais ne s'y maintinrent que trois ans. Depuis 1644, le pays ne fut jamais contesté aux Portugais.

La ville se trouve toujours à l'endroit choisi par La Ravardière. On dit que quelques édifices du temps furent conservés et fidèlement reconstruits par les Brésiliens, mais sauf les ruines du fort, nous n'eûmes l'occasion de voir aucune de ces constructions. A peine élevé au-dessus de l'eau, le fort bâti par les Français s'élève dans l'angle formé par les rios Anil et Bacanga. Il a la forme de deux demi-lunes reliées par une muraille droite; le vieux fort est fendu et crevassé en maints endroits sous les efforts des flots qui viennent le battre les jours de forte houle.

De loin, São Luiz a une certaine ressemblance avec Bahia, toute proportion gardée pour l'importance, les deux villes se divisant en ville basse et ville haute. Toutefois, le voyageur est plus favorablement impressionné en arrivant à São Luiz; la ville basse est beaucoup plus propre, plus gaie. D'ailleurs, l'ensemble se présente bien, très agréable au premier coup d'œil; vers le milieu, on aperçoit un massif de palmiers derrière lequel se dresse une grande construction, le palais du gouvernement.

Après un quart d'heure de trajet, on débarque au bas d'une rue à forte pente sur les quais da Sagração qui s'allongent en ligne droite le long du rio Anil. Ces quais sont bien



construits et en bon état mais ne semblent pas très animés. Ayant gravi la rue en pente raide, on débouche dans l'*Avenida Maranhense*, avenue large et de toute beauté : de chaque côté s'étendent de vastes plates-bandes fleuries, et deux rangées de superbes ormes fournissent un ombrage très appréciable.

C'est sur l'*Avenida Maranhense* que se trouve le palais du gouvernement ; c'est un ancien couvent sans grand caractère ; l'Intendance et le Thesouro (Trésor) ; au fond de l'avenue, on voit le palais de l'évêché, belle construction, et la cathé-



Le « Pará » du Lloyd Brasileiro, entrant dans le port de S. Luiz de Maranhão.

drale. Tout près, rua do Sol, s'élève le Theatro Maranhense ; ces édifices font fort bonne impression ; des fenêtres du palais, on jouit d'un magnifique coup d'œil sur la baie de São Marco et la Ponta de Areia, à droite sur la plaine couverte de mangliers et sur l'estuaire de l'Anil où glissent quelques barques et vapeurs.

Quand on a vu l'indifférence dont, en général, on fait preuve pour le pavage de la majeure partie des rues dans les États du Nord, on est agréablement surpris de constater avec quel soin sont entretenues les rues de São Luiz de Maranhão : la grande majorité est fort bien pavée. Il faut savoir gré à la

? municipalité de cet effort, car il n'existe pas de granit dans les environs et tous les pavés doivent être importés de Rio de Janeiro. Parmi les mieux entretenues et les plus commerçantes, nous citerons les rues da Paz, do Sol, da Estrella, rua Grande, dos Remedios, Santa Anna, etc. (1).

Presque tout le trafic s'opérant par mer, c'est dans la ville basse qu'on trouve le plus d'activité, le reste a un aspect plus calme. En raison du peu d'animation de certaines artères, la municipalité a fort à faire pour défendre ses rues contre les herbes qui poussent entre les pavés, à cause de la merveilleuse exubérance de la végétation sous ce climat.

Les maisons de Maranhão sont naturellement construites avec le mauvais goût portugais; aussi est-il difficile, d'après l'aspect, de désigner les parties de la ville qui se développent successivement. Les constructions se ressemblent toutes; amateurs d'antiquités, sans doute, les constructeurs ne se mettent pas en frais d'architecture, il n'est pas facile de distinguer les édifices anciens des modernes. Ce sont toujours les mêmes maisons en forme de cubes, de deux, trois et quatre étages; la façade est lisse, sans aucune arête, avec parfois aux étages de petites verandas aux vénitiennes vertes. L'ornementation extérieure est formée par des carreaux de faïence, de couleurs variées, qui donnent aux habitations un air plus gai. Cette tapisserie de faïence a en outre l'énorme avantage d'être toujours propre et de ne pas se décolorer au soleil, comme les maisons simplement peintes à l'ocre jaune, brun, rose, vert ou bleu. Les maisons de São Luiz, si elles ne sont pas belles, sont remarquables par leur solidité; celle-ci est, dans ce cas, un *impedimentum* aux réformes du progrès. On remarque aussi avec étonnement que la plupart des maisons particulières sont dépourvues de jardins.

(1) Il faut savoir gré aux Maranhenses de n'être pas tombés dans le faible des Etats du Sud, principalement Rio et São Paulo, qui consiste à donner aux rues des noms de politiciens, de militaires ou d'avocats, plus ou moins illustres, défunts ou encore vivants. A São Luiz, on a gardé aux rues, sauf peu d'exceptions, leurs noms traditionnels. Cette ville ne manque pas, cependant, de noms glorieux de ses enfants, qui mériteraient d'orner les plaques de ses rues ou de ses places.

Les municipalités de São Luiz se sont efforcées d'embellir leur ville en portant tous leurs soins sur les jardins et places, sorte de compensation pour le manque de jardins particuliers. Parmi ces jardins et places, il faut citer : *Praça Benedito Leite*, *Oderico Mendes*, *Largo do Carmo*, *Praça dos Remedios*, où vient aboutir la longue rue de ce nom ; sur cette place s'élève, sur une fort belle colonne, le buste de Gonçalves Dias, le poète maranhense ; cette colonne est entour-



Vue partielle de S Luiz et le rio Bacanga à marée basse.

rée de plusieurs rangées de superbes palmiers. De ce point, le plus élevé de la ville, on a une fort belle vue sur le port et la ville basse.

Dans aucun autre État du Nord, sauf à Pará peut-être, nous ne vîmes de jardins aussi gais, aussi bien entretenus. Tous, petits et grands, sont sans clôtures ; on peut s'étonner, avec les éléments variés dont se compose la population, de constater avec quel soin jaloux sont respectés la pelouse, les arbres et les fleurs. Nulle part ailleurs nous n'avons contemplé d'arbres si beaux et fournissant un si agréable ombrage que celui des *aristis* de São Luiz. Il faut encore applaudir à une innovation maranhense, qui consiste à convertir en joli par-



terre de fleurs la partie non pavée qui entoure le pied des arbres, surtout des palmiers (1).

III. — São Luiz de Maranhão est fière du titre d'Athènes brésilienne, titre également revendiqué par Bahia; en effet, aucune cité du Nord du Brésil ne l'égale pour l'amour de la science et des lettres, que le Maranhense cultive passionnément; aussi s'enorgueillit-il de sa ville natale et de ses célébrités (2); aucun autre État ne travaille davantage à élever le niveau moral et intellectuel de la patrie brésilienne. La Bibliothèque publique de São Luiz est un endroit très fréquenté et, fait qu'on ne constate jamais ailleurs, cet établissement reste ouvert les dimanches et jours fériés afin que les employés de toutes catégories qui ne sont pas libres la semaine puissent venir y étudier. Nous avons aussi remarqué que les dames s'y rendaient couramment; elles y disposent d'une collection spéciale pour femmes, d'ouvrages de vulgarisation, journaux de mode, livres d'art et de connaissances utiles, etc.

Les Maranhenses, comme leurs voisins du Ceará, émigrent beaucoup, mais ce sont des émigrants de sortes différentes : les Cearenses, chassés de leur pays par des sécheresses trop fréquentes, vont chercher en Amazonie un sort plus doux. Les émigrants maranhenses sont les représentants des descendants de race européenne; ce sont les gens cultivés, les plus intelligents, les plus capables, qui, trouvant que le pays natal est trop petit pour leurs aspirations, s'en vont dans les grands centres des États lointains ouvrir un champ d'action à leur valeur. On remarque le même phénomène à Bahia.

Dans tous les grands centres brésiliens, il est bien rare

(1) Il serait heureux que cet exemple fût suivi à Rio de Janeiro, où on voit la quadruple allée des merveilleux palmiers de la splendide avenida do Mangue dépérir et mourir parce que leurs pieds, complètement entourés par l'asphalte, restent sans air ni humidité.

(2) Parmi les célébrités maranhenses, il faut citer le géographe Candido Mendes; les historiens João Lisboa, Enrique Leal, Cesar Marques; les poètes Gonçalves Dias, Gentil Braga, Oderico Mendes, Franco de Sá, Trajano Galvão, etc.; les romanciers Coelho Netto, Aluzio Azevedo, Graça Aranha. Dans les sciences positives, mathématiques et génie civil, Gomes de Souza, Tasso Fragoso, Teixeira Mendes, les frères Moraes Ilgo, Shalders et Stevenson; le financier Castro Maya, le jurisconsulte Viveiro de Castro, etc., etc.

de ne pas trouver parmi les notabilités quelque Bahianais ou Maranhense. Grâce à leur habileté, ils arrivent presque à monopoliser les bons emplois, poussant activement à l'évolution de leur patrie, pendant que leur Etat d'origine progresse lentement. Le remède à ce phénomène, c'est d'introduire dans ces régions un sang nouveau, le devoir impérieux du gouvernement est d'y fomentier l'immigration ; il faut amener là la civilisation latine, germanique, slave même pour évincer ou régénérer, si possible, l'élément africain.

Maranhão fut une des provinces de l'empire où l'esclavage florissait particulièrement, aussi est-ce un des États du Brésil où résident malheureusement encore un trop grand nombre de noirs, race vicieuse et indolente dont il n'y a pas grand parti à tirer ; il faut les avoir vus à l'œuvre un peu partout pour certifier que ce sont les gens de couleur qui sont la cause des progrès trop lents des États de Maranhão, de Pernambuco et de Bahia. A Maranhão, le métissage est grand surtout entre blanc et nègre, puis blanc et indien, les caboclos (1), métis de ces derniers, y sont nombreux dans l'intérieur. D'autre part, l'émigration portugaise fut dans cet Etat des plus accentuées ; c'est pourquoi à São Luiz comme dans les principaux centres, beaucoup de familles s'enorgueillissent de leur sang pur. Les métis cependant sont les plus nombreux et dans l'intérieur, particulièrement sur les bords des rivières, ce sont les caboclos, Indiens, ou métis d'Indiens, qui prédominent et qui fournissent la main-d'œuvre la moins mauvaise ; il n'y en a d'ailleurs pas d'autre.

Les Indiens aimèrent toujours les bords des rivières, où leur inertie trouve constamment au moins le poisson nécessaire à leur alimentation ; il existe encore dans l'intérieur de Maranhão un certain nombre d'Indiens vivant à l'état primitif.

Les Maranhenses des classes inférieures sont naturellement, en raison du climat et du sang qui coule dans leurs veines, d'une indolence qui décourage. Ils ne semblent

(1) Dans le Nord, on donne généralement le nom de caboclos à l'Indien civilisé.



posséder aucune ambition ; les facilités de la vie jointes à leur prodigalité sont une des raisons de ce grave défaut. Maranhão est le pays des *camaraões* (très grosses crevettes dont on exporte, séchées, des quantités énormes) et du poisson ; la farine de manioc et les fruits sont en abondance et bon marché ; et en outre, avantage incomparable, la chaleur du climat n'exige que peu de vêtements et d'un prix peu élevé. A part cela, les Maranhenses des basses classes sociales sont très affectueux, d'une bonté naturelle, presque ingénue. Fait à noter, c'est que tout ce peuple parle un langage presque correct. En raison des facilités d'existence, il semble qu'on ne connaisse à São Luiz ni faim, ni misère ; du moins on ne voit pas dans les rues tous ces mendiants qu'on rencontre dans celles de Bahia, de Pernambuco et surtout de Fortaleza.

IV. — Un type original que nous avons aperçu dans les rues de Maranhão, c'est le *croque-mort*, ou porteur de cercueil dans les enterrements. Ces porteurs sont tous des professionnels, car à São Luiz le corbillard ne semble pas employé. Ces hommes ont un chapeau élevé, entouré d'un large ruban doré, un paletot noir également orné à profusion de soutache dorée et un pantalon blanc. Le populaire nomme ces porteurs des *gatos pingados* (chats pendus) ; ils vont pieds nus et sont munis de grands bâtons sur lesquels ils couchent le cercueil qui est ainsi porté comme un piano.

On ne manque pas de remarquer, à Maranhão, le marchand de charbon de bois, dont tous les matins on voit un certain nombre parcourir les rues. Hommes et enfants, ils ont en travers des épaules un bâton à l'extrémité duquel sont suspendues une ou deux colonnes d'une quinzaine de côfos remplis de charbon de bois et réunis par des cordes les uns aux autres. Les enfants portent une dizaine de côfos. Le côfo est une sorte de panier ou plutôt de corbeille particulière à Maranhão, il est fait en feuilles tressées du palmier pindoba, sa capacité varie suivant l'usage ; celui des marchands de charbon est d'une dizaine de livres. Le côfo est d'un emploi universel dans Maranhão, il sert à tous les usages du peuple.



il est le contenant d'une infinité de choses. Dans les côfos sont gardés : le sel, le riz, la farine, le café, le maïs et surtout les camaroes qui sont exportés en côfos; c'est l'objet qui remplace sacs et barriques pour le transport. Le menu peuple s'en sert comme de valises, les marchands de poulets, pour y transporter leur gibier ou volailles, etc.

V. — Lorsqu'on visite le marché de São Luiz, on s'étonne de ne pas le voir pourvu de viande de mouton ou de porc; l'élevage de ce dernier animal qu'on rencontre partout en



Avenue Maranhense.

quantité dans la majorité des Etats est pourtant facile et peu dispendieux. D'autre part, on voit par le bétail amené sur le marché que les propriétaires, malgré les efforts et les encouragements matériels du gouvernement, ne sont pas encore entrés carrément dans la voie de l'amélioration du bétail par des croisements. Les bêtes conduites à l'abattoir sont en général de jeunes taureaux, qu'on appelle là-bas des *garrotes*, maigres, ayant peu de chair et de muscles et moins encore de graisse. Tels quels, les éleveurs tirent de très beaux bénéfices de leurs ventes, et ils n'ont pas d'autre ambition.

Une exploitation agricole montée avec un certain capital

et bien dirigée, qui s'occuperait dans des conditions rationnelles d'élevage, de l'exploitation des fruits en grand, de la culture du coton, du cacao, du riz et du maïs, serait certaine de réaliser de gros bénéfices. La grande majorité, sinon la totalité de la production, trouverait sur place un écoulement avantageux.

La vie matérielle est généralement chère à Maranhão, parce que toute la population, ayant le goût du travail, trouve à s'occuper. On ne voit guère de cultures maraîchères ni de fruits; Maranhão est cependant, avec Pernambuco, le vrai pays des fruits et il y aurait une fortune à en tirer. Le lait vaut 6 à 700 reis (1); la viande de qualité moyenne, 8 à 900 reis le kilogramme; le pain, 700 reis le kilogramme. Une famille dépense de 14 à 15 milreis de gaz par mois et de 16 à 18 milreis d'eau. En échange, les loyers sont bon marché; on peut se bien loger pour 40 à 50 milreis; il n'y a pas de comparaison avec les loyers de São Paulo et Rio de Janeiro.

La simplicité des habitations des classes inférieures et moyennes ne doit cependant pas faire préjuger que les constructions soient bon marché. Les briques coûtent de 150 à 180 milreis le mille, il ne faut donc pas s'étonner si un grand nombre de maisons sont construites en *adobos*, briques faites de terre et séchées au soleil.

La main-d'œuvre est d'un prix assez élevé; non qu'elle le soit davantage que dans certains États du Sud, mais parce que, en raison de l'indolence des ouvriers, il faut plus de temps pour exécuter un travail. Contrairement à ce qu'on peut voir dans le Sud où la plupart des professions sont remplies par des étrangers, principalement Portugais et Italiens, mariniers, carrossiers, charpentiers, cordonniers, selliers, cireurs, etc., sont, à São Luiz, tous fils du pays. En général, les ouvriers de toute profession ne travaillent pas trop mal, mais ce sont des routiniers qui se bornent à imiter et à copier les meubles, objets ou outils dont par tradition on perpétue l'usage.

(1) Il faut 605 reis pour faire un franc. Le milreis vaut actuellement 1 fr. 75

VI. — Sauf quelques plats, l'alimentation maranhense est la même que dans tout le Brésil; le *cararu* et le *vatapa* sont des plats bahianais qu'on retrouve sur les tables de São Luiz. Le *cucha* est un mets essentiellement maranhense, il pourrait être aussi bien d'origine portugaise : c'est une sauce composée, de couleur verdâtre, dans laquelle entrent principalement le vinaigre et le gergelim. Un plat qu'on ne mange nulle part ailleurs, ce sont les *juraras* et les *jabotas*, petites tortues de terre, cuites et présentées dans leurs carapaces comme des coquilles Saint-Jacques. Nous avions entendu ridiculiser ce plat, ainsi que le goût des Maranhenses pour les tortues, nous devons à la vérité de dire qu'ainsi préparées elles sont délicieuses; la première fois, on trouve désagréables les petits os qui restent mêlés au hachis, mais on prend vite l'habitude de les écarter. On nous avait parlé aussi du *jaboti*, plat qui serait confectionné avec le *foie* des petits chéloniens, mais ce mets doit être préparé exceptionnellement, car chacun s'est défendu de le connaître et surtout de l'apprécier.

Le camarão, ou grosse crevette, figure obligatoirement sur les tables maranhenses, de même que le riz et la farinha; plus rarement apparaissent la viande fraîche et le poisson.

Dans les classes pauvres on mange beaucoup le poisson frit dans l'huile de gergelim. Comme plats plus fins, mais plus communs, figurent ceux composés avec les *borrachos* et les *jassaranans*, gibier à plumes extrêmement abondant à certaines époques : on en fait alors une grande exportation; frais ou salé c'est un bon plat.

Les rafraîchissements sont nombreux : au *maracujá*, au *jacoma*, au *mangaba*, au *jussara*, au *cajú*, au *cupú*, etc. Nous n'avons pas eu l'occasion d'expérimenter les quatre premiers, le goût du cajú nous semble désagréable, question d'habitude sans doute; quant au cupú son aspect de lait caillé n'est pas très engageant, mais cette boisson au goût quelque peu acide et doucement aromatique est très buvable.

Nous avons déjà dit qu'il y avait à Maranhão une grande abondance de fruits; en dehors de ceux qui ont été nommés plus haut il y a : l'*abrico* (rien du nôtre); le *paca*, fruit origi-



naire des Antilles; le *cajuy*, diminutif du cajú, la mangue verte et rose, *sapotas* et *sapotys*, les *atas* et *abacates* (avocat), le *bacury*, etc. Le bacury est un fruit sauvage spécial à Maranhão, où on en rencontre des quantités. Le bois du tronc de cet arbre est employé pour faire le plancher des maisons.

Les habitants de São Luiz sont passés maîtres dans l'art de préparer tous ces fruits et d'en faire des compotes ou confitures; la compote de bacury est comme le fruit : d'un aspect opalin, semi-transparent, l'arome très délicat ne disparaît pas en conserve. En plus des fruits susnommés on fait encore avec les cocos du palmier burity une pâte semblable au tamarin par le goût et l'aspect. A São Luiz, il y a un certain nombre de personnes qui vivent uniquement en fabriquant des compotes de fruit. Cette industrie est toutefois des plus rudimentaires et pourrait être bien autrement développée. Malgré l'abondance des fruits de toutes sortes, ceux-ci n'apparaissent sur le marché qu'à l'époque de la fabrication des confitures, le reste du temps on ne s'en occupe pas, on pourrait cependant en faire une grande exportation, il en est de même des confitures.

A São Luiz, nous avons rencontré un Américain qui cherchait à passer de gros marchés pour la fourniture, pendant la saison, de fruits destinés à New-York. Nous sûmes plus tard qu'il avait réussi.

VII. — São Luiz possède deux hôpitaux entretenus par la charité publique; à de rares exceptions près, il en est de même dans tout le Brésil où la plupart des casas de Misericordia jouissent de revenus importants, provenant de legs, propriétés et cotisations des habitants. Ces deux hôpitaux sont la Santa Casa de Misericordia, grande construction sur la place du même nom, et l'Hôpital Portugais, celui-ci est situé rua do Paseio, où il occupe un bel édifice entouré de jardins. Contrairement à ce qui se passe généralement partout ailleurs, il n'y a pas là de sœurs de charité, les infirmiers sont des laïques; l'ordre et la propreté y sont parfaits.

Le climat de Maranhão n'est pas malsain : sauf le béri-béri, il n'y existe pas de maladie épidémique ni endémique.

La région marécageuse qui avoisine les embouchures de la Parnahyba est la seule, dit-on, qui puisse être considérée comme insalubre, les fièvres intermittentes y sévissant à certaines époques. Cette contrée mise à part, on peut regarder le reste de l'État comme parfaitement salubre. La météorologie est la même que dans tout l'extrême-nord brésilien; il n'y a que deux saisons bien tranchées : l'une pluvieuse, l'hiver, qui dure de janvier à juin; l'été, saison sèche, qui va de juin à décembre. Toutefois, la température est égale toute l'année, 27° en moyenne, 36° maximum; la



São Luiz. — Place João Lisboa

différence entre le jour le plus chaud (juillet) et le jour le moins chaud (octobre) n'est que d'un degré.

Quoique l'ivrognerie soit assez développée dans les classes inférieures, on ne note pas à Maranhão de nombreux cas d'alcoolisme. Ce qui étonne également c'est qu'il n'y existe pas de loterie d'État, on n'y trouve pas non plus de maisons vendant des billets de loteries des États du Sud ou Fédéral.

VIII. — L'industrie s'est développée notablement à Maranhão, ces dernières années; à São Luiz, on ne trouve pas moins de huit filatures de coton et fabriques de tissus,

occupant plusieurs milliers d'ouvriers, le travail ne manque dans la ville à aucun moment. Il existe aussi un certain nombre de fabriques, notamment à Caxias, la seconde ville de l'État.

L'industrie des hamacs est une des spécialités de Maranhão; tout le municipe de São Bento ne vit que de ce travail et les hamacs qui y sont confectionnés sont renommés dans tout le nord du Brésil. Le commerce en est des plus importants. Ces hamacs ou *rêdes* (filet) sont en fil de lin ou de coton, en tissu serré ou ouvert, blancs ou de couleur, ces derniers sont généralement inférieurs. Le prix de ces hamacs varie énormément, de 6 à 400 milreis (de 9 fr. à 600 fr.). Pour 150 milreis, on a déjà un hamac d'une grande finesse. Le travail de ces hamacs est réellement parfait; la valeur augmente suivant la dentelle qui les borde.

Dans tout le nord du Brésil, depuis Parahyba jusqu'en Amazonie, la grande majorité de la population dort dans la rêde; riches ou pauvres, jeunes et vieux ne connaissent comme lit que le hamac et ils le préfèrent à tout autre. Dans sa rêde, le Brésilien de l'extrême-nord est dans son élément comme le canard dans l'eau; il lui sert de chaise, de canapé, de siège ou de lit, suivant le moment. Lorsqu'il y est étendu, sa physionomie prend un air de satisfaction profonde; il aime à rêver dans le va-et-vient qu'il imprime à sa couche.

A bien prendre, le hamac est certainement dans ces régions le lit le plus hygiénique qui existe. Également éloigné de l'humidité des murailles et de la poussière du sol, il permet par son facile dérangement un nettoyage complet du local; il peut, en outre, être lavé aussi souvent qu'on le désire, ce qui ne peut se faire avec les matelas et traversins. Le hamac représente donc un idéal en hygiène; il a en outre le mérite de pouvoir être transporté partout. Dans toutes les habitations du Nord, il y a des crochets pour l'y suspendre, même dans les hôtels, et nombreux sont les voyageurs qui dédaignent le lit dont ils peuvent disposer.

Au point de vue des affaires, la place de São Luiz jouit auprès des représentants des maisons européennes d'une bonne réputation d'honnêteté commerciale.



Le commerce de Maranhão est, en majorité, entre les mains des Portugais; le reste, ou à peu près, des maisons de commerce sont brésiliennes. On ne voit pas dans la Rua Grande, da Estrella, do Trapiche, do Sol, d'enseignes aux noms allemands, italiens, français, comme dans les États du Sud. Nous n'avons vu qu'une boutique française et un hôtel, propriété d'un de nos compatriotes; cet hôtel, le meilleur de la ville et le plus fréquenté, est situé au bout et à l'angle



São Luiz. — Rue da Estrella.

de l'avenue Maranhense. Les Maranhenses aisés vont souvent en Europe; mais, en raison de leurs liens de parenté avec les Portugais qui, nous l'avons dit, sont fort nombreux, ces excursions s'arrêtent pour la plupart à Lisbonne ou quelque autre ville du Portugal.

A Maranhão, comme dans bien d'autres endroits, Portugais, Brésiliens et commerçants de toute nationalité se voient silencieusement concurrencés dans le commerce de détail, des articles de nouveautés, mercerie, bimbelerie, etc., etc., par l'élément syrien qui peu à peu s'étend comme une tache d'huile sur tout le Brésil, même dans les endroits où, vu leur éloignement, la civilisation n'a que peu ou pas pénétré.

Ces Syriens débutent tous comme petits colporteurs :

munis d'un modeste éventaire ils vont vendant quelques menus objets dans les faubourgs et groupes de maisons isolées; avec les bénéfices, ils étendent leur commerce, l'éventaire, devenu une malle de fer-blanc vitrée d'un côté, s'augmenté d'objets de bimbeloterie, parfumerie, étoffes, chaussures, enfin tout ce qui peut être nécessaire pour séduire les populations des campagnes ou des faubourgs. Les *carcamanos*, comme on les nomme dans le Nord (1) acceptent même souvent d'être payés en nature, et leurs bénéfices sont loin d'en être amoindris.

Nous ne croyons pas que cet envahissement, cette mainmise sur le commerce brésilien du Sud et du Nord par les Syriens soient très avantageux. En effet, si le Syrien, élevé dans la crainte, est assez respectueux de l'ordre, bon et soumis, facilement assimilable, il ne peut être un élément de progrès, par son ignorance, son fatalisme d'Oriental. S'il devient propriétaire d'un magasin, il ne vendra que des marchandises de qualité inférieure, par manque de goût et d'initiative; d'une frugalité excessive, il vit de peu et ne laisse rien dans le pays. Toutefois, on en cite d'intelligents et d'audacieux qui réussirent à réaliser de grosses sommes, en parcourant de lointains affluents de l'Amazone. Nous avons eu l'occasion de rencontrer deux de ces Syriens; l'un, de vingt-cinq à vingt-six ans au plus, avait gagné près de 500.000 francs en trente mois; un autre, plus jeune encore, a ramené d'un premier voyage dans le Juruá une quinzaine de tonnes de caoutchouc qu'il avait échangé contre des marchandises diverses.

On trouve à São Luiz un certain nombre d'entreprises industrielles et commerciales parmi lesquelles il faut citer : *Banco de Maranhão; Banco Commercial; Banco Hypothecario; Companhia de Seguros Esperanza; Companhia de Seguros Maranhense; Companhia Fluviale Maranhense; Companhia de vapores Maranhense; Companhia Fiação e Tecidos Maranhense (filatures et tissus); Companhia Fiação e Tecidos Rio Anil; Companhia Fiação e Tecidos do Canhamo; Com-*

(1) Regatoes dans le Sud et le Centre.



*panhia Fiação Industrial Maranhense; Companhia Usina Castello; Companhia Illuminação à gaz; Companhia das Aguas de São Luiz; Companhia Allianza; Companhia Progresso Agricola; Companhia Fabrica de Chumbo (plomb).*

IX. — Comme ses voisins de l'extrême nord, Maranhão est encore dépourvue de bonnes voies de communication; le commerce avec l'intérieur se fait surtout au moyen de la navigation fluviale par les rios Pindaré, Itapecurú, Mearim et Munim. Sauf pour ce dernier, qui n'est praticable que sur 48 kilomètres seulement, ces rios sont navigables pour de petits vapeurs jusqu'à une grande distance de la côte; la partie inférieure de ces rios, et d'autres où l'action de la marée se fait sentir, est fréquemment parcourue par toutes sortes d'embarcations.

Le rio Pindaré, qui se jette dans le rio Mearim tout près de la baie de São Marcos, est navigable sur 246 kilomètres seulement. Par le petit canal de Maracú, cette rivière communique avec le magnifique lac Vianna, au bord duquel s'élève la ville de ce nom, qui se trouve à environ 137 kilomètres de l'embouchure du Mearim. Les vapeurs des deux compagnies fluviales (1) font trois voyages par mois sur le Pindaré, touchant à Barra Vermelha, à 48 kilomètres de son embouchure; à Boa Vista, à 91 kilomètres; à Moncão, à 131 kilomètres; à Engenho Central, à 157 kilomètres, et aussi à Vianna, au bord du lac de ce nom. Il existe un certain nombre de lagunes et de lacs très poissonneux qui communiquent avec le Pindaré. Les fleuves de l'État de Maranhão n'offrent en général à la navigation que des facilités relatives; le Pindaré, qui est un des meilleurs à ce point de vue, présente parfois, mais plus rarement, quelques difficultés pendant l'été : l'exécution d'un voyage peut dépendre d'une marée.

Sur l'Itapecurú, rio d'une longueur de plus de 1.100 kilomètres, la navigation à vapeur a lieu jusqu'à Caxias, la seconde ville de l'État, à 429 kilomètres de son embouchure; les vapeurs font escale à Rozarió, à Itapecurú Mirim, à Barra

(1) Companhia de Navegação à vapeur du Maranhão et Companhia Fluviale Maranhense.



do Corda, et touchent, pour prendre courrier et charges, en un certain nombre d'autres points. L'Itapecurú est encore navigable pour de petites embarcations jusqu'à Picos, à 274 kilomètres de Caxias; ces barques et radeaux, chargés de balles de coton, descendent à la perche, car sur ce parcours il existe plusieurs rapides; de Picos à Mirador, il y a encore 270 kilomètres qu'on peut franchir en canot.

Le rio Mearim, d'un cours de 966 kilomètres, est navigable sur 588; il court sur un terrain plat, en faisant de grandes courbes. Cette rivière est plus profonde que toutes les autres; cependant, à partir du bourg de Victoria, la navigation ne peut s'effectuer de nuit, en raison des innombrables troncs et branchages qui obstruent le lit de la rivière. Les deux compagnies exécutent chacune deux voyages par mois, pendant l'hiver, jusqu'à la ville de Barra do Corda, située à 596 kilomètres de São Luiz, et à toute époque de l'année jusqu'à Pedreiras. Ces vapeurs font escale à Gabarra, Arary, Victoria, Lagem, à 221 kilomètres; Bacabal, São Luiz Gonzaga à 257 kilomètres, et Pedreiras à 329 kilomètres de São Luiz.

On note de jour en jour une certaine diminution dans le volume d'eau des rios Mearim et Itapecurú. C'est pourquoi les voyages ne sont absolument réguliers que jusqu'à Pedreiras sur le premier, et à Caxias pour le second, et pendant l'hiver. L'été, il y des mois où le voyage entre São Luiz et Caxias, et São Luiz et Pedreiras ne se fait pas en moins de quinze à vingt jours; en temps ordinaire il faut six jours. Arguant des difficultés de la navigation qui élèvent le prix des voyages, les compagnies fluviales font payer un fret fort élevé. Les vapeurs étant petits, les voyageurs ne doivent pas s'attendre à trouver à bord tout le confort désirable, et il faut supporter pendant quelques jours maintes inconvénients.

Dans le but d'assurer la navigation arrêtée trop souvent, le gouvernement a fait dernièrement procéder au dragage et nettoyage des rios Itapecurú et Mearim; sur ces derniers, les travaux entrepris depuis Barra do Corda jusqu'à Pedreiras viennent d'être terminés. Toutefois, les conditions de la

navigation ne dépendant pas seulement de la propreté, mais de la nature même de ces rivières, l'amélioration n'est que momentanée et on ne peut songer à une canalisation, parce que trop coûteuse.

Le territoire de Maranhão est encore arrosé par un grand nombre de petits fleuves et rivières, sur lesquels la navigation à vapeur est impossible en raison des rapides et surtout de la multitude de troncs d'arbres qui en obstruent le cours :



Vapeur de fleuve faisant du bois sur le rio Itapecurú.

tels le Grajahú, le Flores, le Corda. Quant au rio Parnahyba, le fleuve le plus important qui longe presque tout l'État, il est de peu d'utilité à Maranhão, car sur la rive lui appartenant il n'y a guère de population en raison de l'élévation du terrain.

Sur le rio Tocantins, 500 kilomètres de la rive droite appartiennent à Maranhão, depuis le rio Manoel Alves Grande jusqu'à l'embouchure de l'Araguaya, mais à cause de ses nombreux rapides, la navigation n'est possible que pour de petites embarcations. Vers le Sud-Ouest, le Tocantins est bordé de hautes terres et ne reçoit pas d'affluent venant du Maranhão. Les villes de Carolina, Franco, Imperatriz, qui



sont situées sur ses rives, à 600 kilomètres à vol d'oiseau de São Luiz et en réalité à 900 par voie de terre, communiquent plus fréquemment avec Belem do Pará, qu'elles atteignent plus facilement par le Tocantins et l'Araguaya, particulièrement Imperatriz, centre d'une région importante. Cette localité communique avec Grajahú à 200 kilomètres vers le centre de l'État et avec Barra do Corda, tous les transports étant faits à dos d'animaux.

Le Gurupy, fleuve-frontière avec le Pará, mérite d'être signalé, c'est le seul cours d'eau qui se partage également entre les deux États, par la richesse de ses productions et la valeur égale de ses deux rives. Toute la région arrosée par ce rio est très fertile, favorable à l'élevage et à toutes les cultures; en outre, on y trouve de l'or.

On attribue la diminution du volume des eaux des principales rivières maranhenses à la dévastation inconsidérée des forêts par le fer et surtout par le feu: les forêts qui environnent les sources alimentant l'une ou l'autre rivière ne sont pas épargnées. D'autre part, les bords de ces rivières, étant généralement composés d'alluvions, de facile désagrégation, sont pendant l'été dépourvus de végétation naturelle; ces rives sont nommées *vasantes*, on les emploie pour y cultiver du tabac, du maïs et autres céréales. Dans ces conditions, il arrive que le rio acquiert chaque année dans ces endroits une plus grande épaisseur de vase, ce qui produit forcément une certaine diminution de profondeur.

905 - X. — Devant la difficulté de la navigation pendant l'été, le gouvernement maranhense, désireux d'assurer le transport des produits de l'agriculture, a décrété en 1905 la construction d'une voie ferrée reliant São Luiz à Caxias. De cette ville à Flores (ancienne Cajazeiras), située sur le rio Parnahyba, en face de Thérézina, capitale de l'État de Piahy, il existe 95 - une voie ferrée de 78 kilomètres inaugurée en 1895. Cette ligne est à voie d'un mètre et a coûté 42.500 francs par kilomètre. Il n'existe pas dans l'État d'autres voies ferrées, sauf une petite 8 - ligne de 8 kilomètres conduisant à Anil, au bord de la rivière de ce nom.

Les études définitives et le devis du chemin de fer de São



Luiz à Caxias furent approuvés par le Gouvernement Fédéral le 3 octobre 1907. Ces études avaient été faites sous la direction du plus habile et du plus renommé des ingénieurs du Brésil, M. E.-A. Lassance Cunha. Les travaux sont commencés depuis l'année dernière et sont activement poussés par les deux points extrêmes.

Le tracé adopté passe par Bom Successo; de ce point est projeté définitivement un petit embranchement de 10 kil. 300 allant au port d'Itaqui, qui deviendra le principal port de Maranhão. Ce point se trouvant sur le continent, il sera relié à l'île de São Luiz par un pont de 1.000 mètres jeté sur le rio Bacanga; le prix de ce pont, qui comportera vingt arches de 50 mètres chacune, est évalué à 1.255.000 francs. De São Luiz à Caxias, la ligne traverse la région qui existe entre les vallées de l'Itapecurú et du Mearim; elle passe par la ville de Rozario; le trajet le plus coûteux est celui de São Luiz à ce point, soit un parcours de 60 kil. 500. L'extension totale de la ligne sera de 394 kilomètres (1), évaluée à 25.900.000 francs, soit 65.000 francs par kilomètre. Cette ligne une fois terminée, les communications et le trafic seront des plus faciles entre les deux capitales de Maranhão et de Piahy.

Quoique marquant un grand progrès, le chemin de fer de São Luiz à Caxias ne suffira pas pour suppléer au manque de communications qui existe dans l'intérieur de l'État. Il est indispensable de rattacher le haut sertão au littoral en le reliant à la ligne de Caxias. Partant de cette ville, la ligne projetée se déroule par les vallées des rios Itapecurú, Codó et Mearim, jusqu'au point le plus pratique de la rive de l'Araguaya, au-dessus des rapides de San Miguel. Les études définitives de la ligne Caxias-Araguaya, dont l'extension totale sera de 750 kilomètres, ont été définitivement approuvées sur 183 kilomètres; mais les travaux ne sont pas commencés.

XI. — Le gouvernement maranhense caresse depuis longtemps le projet de relier le bassin du rio *Gerijo* à celui du

(1) Par voie fluviale, il y a 480 kilomètres.

*Pericumán*, au moyen d'un canal entre le rio São Ignacio, affluent du Gerijo, et le *Pavão*, affluent du Pericumán, ceci non seulement afin de faciliter les communications, mais aussi pour éviter aux embarcations qui viennent du Pericumán ou qui s'y rendent le passage obligatoire par la côte, à cet endroit difficile et dangereuse. Les travaux de ce canal, qui aura 4 kilomètres et demi, sont avancés.

L'État de Maranhão possède un autre port que ceux de São Luiz et d'Itaqui; c'est celui de Tutoya, qui prendra une certaine importance dans l'avenir. Ce port est situé dans le delta du rio Parnahyba, lequel possède six embouchures; la plus orientale, celle d'Iguarassú ou Amarração, appartient à l'État de Piauí; la plus occidentale est celle de Tutoya, à 146 milles de la baie de São Marcos. La barre de Tutoya est signalée par deux bas-fonds, le Garapato et le Tutoya, qui laissent entre eux un canal dont la profondeur à marée moyenne est de 8 à 10 mètres. La baie de Tutoya est grande et bien abritée; son entrée est au Nord; elle est formée, à l'Ouest et au Sud, par le continent et à l'Est par les îles Grande do Paulino, do Cajueiro, do Mangue et Enforcado. La baie s'étend sur une superficie de 9.000 hectares, sur lesquels 3.000 sont occupés par cinq ou six îles; le reste compose un excellent ancrage pour les navires du plus grand tonnage. Il existe encore un autre ancrage en face de l'île Cajueiro: c'est l'endroit fréquenté par les vapeurs de la « Companhia Costeira de Maranhão » et ceux de la « Red Cross Line », qui parfois viennent s'abriter là. L'importance de Tutoya croîtra en raison des conditions chaque jour plus mauvaises du port d'Amarração. C'est un des bons ports du nord du Brésil où ils ne sont pas nombreux.

Le bourg de Tutoya, qu'on veut maintenant appeler Salinas, a été transféré, il y a quelques années, près du port de Cajueiro, à l'embouchure du rio Andreza ou Commun. Les habitants s'occupent de la préparation du sel, de la pêche et de l'élevage du bétail; on exporte de l'intérieur des céréales du coton, des planches de cèdre, des résines, de l'huile de copahu, des peaux et du poisson salé.

XII. — La population de l'État de Maranhão, qui s'élève,



on l'a vu plus haut, à 600.000 âmes environ, n'est pas concentrée dans de grandes villes, mais dispersée sur tout le territoire en un bon nombre de localités, vastes exploitations rurales et *sítios* ou habitations plus ou moins isolées. Les villes sont peu nombreuses et d'une population restreinte. São Luiz, la capitale, atteint peut-être 45.000 habitants, avec ses faubourgs de Madre de Deus, Caminho Grande, Remedios et Desterro, desservis, comme le centre de la ville, par un service de tramways à traction animale.

*Caxias* est, après São Luiz, la ville la plus importante de l'État, avec seulement une dizaine de milliers d'habitants ; c'est toutefois une cité commerçante et industrielle, située sur la rive droite du rio Itapecurú, point extrême de la navigation à vapeur sur ce fleuve. On trouve dans cette ville ou dans ses environs quatre filatures et fabriques de tissus de coton : Companhia Industrial Caxiense, Companhia Manufatureira de Caxias ; Companhia União Caxiense, Pereira Valle et C<sup>ia</sup>, la fabrique de céramique Lydio Gomes Coelho, la Companhia Ponte de Caxias, la Companhia das Aguas de Caxias, l'engenho ou usine à sucre de Viuva e Filhos de João Cruz, sans compter un certain nombre d'autres engenhos et distilleries de moindre importance disséminées dans le district.

Le commerce de Caxias se fait principalement avec le sertão, l'État de Piauhv et même l'extrême nord de l'État de Goyaz.

*Picos* est une localité de 3.000 habitants située également sur l'Itapecurú, à 274 kilomètres en amont de Caxias ; les principales productions de ce centre sont le coton, les céréales et le jaborandy.

*São Bento* est, par sa population de 5 à 6.000 habitants, la troisième ville de Maranhão ; elle se trouve située près du Rio Aura, qui se jette dans la baie de São Marcos, assise à l'extrémité d'une péninsule limitée par les collines de Jacyóca. Les principales productions de la région sont le sucre, l'aguardiente, le coton, nommé, pour son excellente qualité, coton d'Alcantara ; le riz, le maïs, la farine de manioc, les haricots noirs, les peaux de bœufs et de cerfs, de



guára (sorte de renard), les aigrettes, la viande séchée, le fromage, et surtout les hamacs, ceux-ci sont exportés dans l'Amazonas et le Pará, où ils sont très appréciés.

Il existe, dans le municípe de São Bento, douze usines à sucre ou engenhos à vapeur et vingt-neuf autres encore munies d'un matériel archaïque ; une fabrique à vapeur pour décor-tiquer le coton, trois fabriques de fromages fournissant, pendant la saison, de 6 à 8.000 fromages, tous vendus dans l'État sous le nom de *queijo de São Bento*. Une des principales sources de richesses que renferme le municípe, qui, par sa nature, pourrait nourrir une grande quantité de bétail, ce sont les fameux campos, autrefois appelés « Perys de Alcantara ». Ces campos se trouvent au Sud-Est, formant une zone de 72 kilomètres de long pour une largeur moyenne de 18 kilomètres, s'introduisant dans la forêt, où ils forment encore des clairières de 5 à 6 kilomètres.

Entre les campos de São Bento et la baie de São Marcos se trouve une autre source de richesses, les célèbres *Salinas Geraes*, salines naturelles inexploitées où existe une si grande quantité de sel qu'elle pourrait suffire à approvisionner tout le nord du Brésil pendant longtemps. Ces salines, qui ont une étendue d'environ 35 kilomètres, sont situées à l'Ouest de la baie de São Marcos ; elles sont coupées par plusieurs petites rivières ou *igarapés*, que peuvent utiliser de légères embarcations.

Tout le district de São Bento jouit d'un climat agréable et sain.

*Codó* ou *Barra do Codó*, à 360 kilomètres de São Luiz, est, après São Bento, le centre le plus important de l'intérieur ; il vient immédiatement après Caxias comme mouvement commercial et agricole des rives de l'Itapecurú, sur la rive gauche duquel il est situé, à environ 1.800 mètres de la rivière Codó qui lui donne son nom. Cette petite cité se divise en ville haute et ville basse, cette dernière partie plus ancienne que l'autre. Sa population s'élève à 5.000 âmes environ. Il existe à Codó une filature et fabrique de tissus, la Companhia Manufactureira et Agricola de Maranhão. La région exporte du coton, d'excellent tabac, des céréales et

des tissus de coton. Tout le territoire est d'une grande fertilité pour toutes les cultures, principalement celle du coton, qui devrait former l'exclusive richesse de ce municípe où, pendant la guerre de Sécession, 250 planteurs se livraient à la culture de ce produit.

Vient ensuite *Brejo*, ville située à 8 kilomètres du rio Parnahyba, à 180 kilomètres de Caxias et à 234 du port de Tutoya, avec lequel elle correspond par la Parnahyba. Cette



Poste au confluent du Tocantins avec le rio Manoel Alves Grande.

localité, de 4.000 habitants, est entourée d'une chaîne de collines coupées par un lac et la rivière Santa-Anna. Les principales productions de la contrée sont : le sucre, la cassonade, l'aguardiente, le tabac, le caoutchouc de mangabeira, le coton, le riz, les haricots, la farine de manioc, le tapioca et les peaux de bêtes à cornes, le municípe de Brejo, s'occupant également d'élevage, de chevaux et de mules, mais en moindre proportion.

*Vianna*, ville déjà nommée, située à 180 kilomètres de São Luiz, au bord du lac Vianna, communique avec le rio Mearim par un petit canal. C'était autrefois un pauvre

village d'Indiens nommé Maracú; les métis ou caboclos sont très nombreux dans la région et fournissent la principale main-d'œuvre. La population est d'environ 5.000 âmes; celle-ci ne manque pas de gibier pour s'alimenter, car il abonde dans les forêts et campos environnants; le poisson est surtout particulièrement abondant dans les lacs qui s'étendent à peu de distance, savoir : Maracassumé, Itaus, Aquarij au Nord-Est; les lacs de Cajary et Capivary au Sud, puis de plus petits tels que le Jacaratry, Jabutituba, l'Apudy, Bacury, Fugidos, Inhauba, en général très peu connus.

Le municípe produit le sucre, l'aguardiente, le riz, le maïs, le café, le coton et le tabac sur une grande échelle. Dans les forêts abondent les bois pour la construction et l'ébénisterie, on exporte de grandes quantités de planches. Il y existe aussi de riches pâturages. L'élevage, qui constituait autrefois la principale richesse du pays (on comptait dans les campos de Vianna près de 100.000 têtes de bétail), est aujourd'hui en pleine décadence, l'agriculture subissant actuellement une complète transformation.

*Grajahú* (4.000 habitants) est située sur un plateau peu élevé dominant la rivière de ce nom. Elle est à 200 kilomètres d'Imperatriz, autre localité à l'extrême limite de Maranhão, sur l'Araguaya. Grajahú, qu'on nommait autrefois Chapada, pourrait devenir une ville de grande importance s'il existait un moyen de transport et des communications faciles avec São Luiz, permettant l'exploitation de ses immenses ressources végétales et minérales. Il y aurait dans les environs des mines de fer et de cuivre. Le futur chemin de fer de Caxias à l'Araguaya doit passer par Grajahú. Cette localité se divise en trois quartiers, partie haute, partie basse et Tresidela, ce dernier édifié de l'autre côté du rio.

Ce centre eut des débuts difficiles; en 1814, les Indiens *Timbyras Picobgés* (1), nation établie de l'autre côté de la rivière, jaloux de voir les progrès de la nouvelle population qui les empêchait d'opérer dans l'intérieur du pays leurs incursions habituelles, résolurent de se débarrasser d'eux.

(1) José Ribeiro de Amaral.



Ils le firént en surprenant le petit centre et brûlèrent vives trente-huit personnes dans leurs habitations, auxquelles ils mirent le feu; ils brûlèrent également les embarcations et anéantirent tout ce qu'ils ne purent emporter. De ce massacre il ne survécut qu'une petite fille, que les Indiens emmenèrent, et les personnes qui étaient par bonheur absentes.

C'est l'industrie pastorale qui domine dans la région de Grajahú, bêtes à cornes et principalement chevaux et mules; on exporte quantité de cuirs secs et salés, de l'huile de copahu, du coumarou, des résines diverses, le caoutchouc de mangabeira, des plumes d'ema (nandu), qu'on s'étonne de retrouver encore sous ces latitudes, le riz et le maïs et quelque peu de tabac. Le territoire de la comarca de Grajahú est généralement accidenté; à ses extrémités existe la forêt vierge connue sous le nom de *mattas geraes*, qui s'étend jusqu'à Carolina et Imperatriz, confinant également aux districts de Monção et Baixo Mearim. Dans ces forêts vivent sous de grandes *malocas*, cases immenses qui leur permettent de se déplacer facilement, de 8 à 10.000 Indiens dont la plupart sont relativement civilisés.

*Rozario* est une jolie localité de 4.000 âmes au plus, située sur la rive gauche de l'Itapecurú, à 36 kilomètres de São Luiz. Il y a dans les environs divers engenhos ou usines à sucre, le commerce y est assez important, car les communications sont faciles avec la capitale, au moyen des vapeurs et de petits voiliers. Ses produits d'exportation sont surtout l'aguardiente, la farine de manioc, les produits céramiques et le ricin.

*Turry-Assú* est une petite cité, située près du littoral, sur les rives de la rivière São João, bras du Turry-Assú. Ce centre d'un peu plus de 3.000 habitants ne peut guère se développer, du moins en cet endroit, car il est limité au Nord par une colline et des autres côtés par les rios désignés plus haut et des marécages. Turry-Assú est visité par les vapeurs de la navigation côtière; on exporte du coton et du tabac d'excellente qualité; parmi les céréales abondent le maïs et le riz, et on récolte la vanille, le coumarou, la cannelle et l'anis. Dans les forêts figurent naturellement de nombreuses

espèces de bois précieux, il y a dans la contrée beaucoup de terres excellentes pour la culture de la canne, du café, du cacao, du coton et du riz. Toute cette région, comme celle baignée par le rio Gurupy, est absolument neuve.

*Pinheiro* est une petite localité édifiée sur la rive gauche du rio Pericuman, à 45 kilomètres environ de São Bento; ce centre est entouré par les campos dits de Pericuman, qui sont inondés pendant l'hiver. Les terres sont, dans cette région, fécondes mais en grande partie inexploitées. La vie est bon marché à *Pinheiro*; on y trouve en abondance de la viande, du gibier, du poisson et du lait. On y exporte du bétail et des chevaux, du sucre et de l'aguardiente.

*Alcantara*, l'ancienne Tapuy-tapira des Indiens Tupinambas, fut en d'autres temps la rivale de São Luiz; cette ville, aujourd'hui en pleine décadence et presque en ruines, est située de l'autre côté de la baie de São Marcos, sur le continent, à peu près en face de São Luiz et à une quinzaine de kilomètres de cette dernière. Nous eûmes la curiosité de visiter cette cité qui meurt. Nous l'avons vivement regretté, car, vieille et ruinée, elle ne mérite pas les deux heures et demie de barque nécessaires pour y aller et les quatre qu'il nous a fallu faire au retour, par un vent violent.

Lorsqu'on pénètre dans *Alcantara*, édifiée sur une colline dans une bonne position, on a la sensation de l'abandon le plus absolu, du vide : les rues sont mal pavées, on ne les entretient plus depuis longtemps, la plupart des églises et couvents sont abandonnés et en ruines; la cathédrale ou Matriz ne sert plus à rien. Dans la rue principale on note encore une vingtaine de maisons en bon état, autrefois les palacettes des gens riches; à côté, des maisons à demi ruinées. Cette décadence si complète fait peine à voir, surtout lorsqu'on regarde les murs noircis, dans les interstices desquels apparaît une végétation herbacée, et parfois une sorte d'arbre, l'*atraca*, qui croît entre les pierres.

La décadence et la ruine d'*Alcantara* sont dues, assure-t-on, aux progrès et à la prospérité de la navigation fluviale à Maranhão. Autrefois, quand les vapeurs ne sillonnaient pas

encore les rivières, Alcantara, située sur le continent, servait d'intermédiaire entre la capitale pour les échanges et le commerce avec l'intérieur de l'État; c'était, en somme, l'entrepôt des commerçants de São Luiz, qui en recevait tous les produits nécessaires à la consommation. Alcantara aurait encore de 3.000 à 3.500 habitants.

XIII. — On a vu, par les produits d'exportation de chacun des centres signalés plus haut, que les principales productions de l'État de Maranhão étaient : le coton, le sucre, l'aguardiente, le riz, le maïs, la farine de manioc, le tabac, le café, sans compter le caoutchouc, résines diverses et autres produits naturels tirés de la forêt. C'est surtout le coton, le cacao, la canne à sucre, le riz, le café et l'élevage du bétail qui donnent les meilleurs résultats et constituent les cultures riches et productives.

Le café vient très bien à Maranhão, et des plantations de caféiers seraient d'un beau rendement. Il n'est pas nécessaire que l'État cultive le caféier en grande quantité, en vue de l'exportation; pour cela, l'État de São Paulo suffit; mais il est évident que Maranhão peut produire la plus grande partie du café nécessaire à sa propre consommation; particulièrement dans les régions éloignées du littoral, où le café arrive à atteindre un prix assez élevé. L'usage du café est généralisé dans toutes les classes et on en importe en grande quantité. Certaines régions fournissaient autrefois d'importantes quantités de café; dans certains municipes, il existe encore quelques *cafezals*. C'est dans la partie qu'on nomme le haut sertão, et principalement sur les points élevés, que la culture du café est facile et peut se faire avantageusement.

Pour encourager et améliorer la culture en grand de certains produits, le gouvernement de Maranhão a fait voter diverses lois accordant différents avantages aux agriculteurs, dans des conditions déterminées. Par exemple :

Loi n° 312, du 5 avril 1902, attribuant une prime de 10 milreis par hectare de terre planté en riz et produisant 1.800 kilogrammes par le système extensif, et 30 milreis par hectare produisant 5.000 kilogrammes par le système intensif;



Loi n° 342, du 17 mai 1904, accordant exemption de 50 % des droits d'exportation alors en vigueur à tous agriculteurs qui planteront du coton en terres cultivées à la charrue (cette faveur sera accordée pour la durée de cinq ans, à partir de la date à laquelle elle aura été requise);

Loi n° 346, du 12 mai 1904, exemptant de tout impôt le caoutchouc de toutes espèces (la même loi exempte d'impôt d'exportation la farine de manioc et le maïs);

Loi n° 448, du 13 mars 1907, exemptant de droits le commerce des fruits;

Loi n° 449, du 23 mars 1907, établissant une prime de 2 contos (3.500 francs) à qui plante 3.000 arbres de manicoba.

L'élevage étant une des grandes sources de prospérité pour l'État, le gouvernement fait une active propagande en faveur de l'amélioration du bétail. Dans ce but, il avait été fondé un poste zootechnique à Nova-Olinda; on y avait introduit un certain nombre de reproducteurs et, afin d'améliorer progressivement le bétail du pays, on pourvoyait certaines municipalités d'un taureau de race. Les municipalités devaient fournir un abri et la nourriture à l'animal. L'État ayant passé par différentes crises, cet effort n'a pas été aussi prolongé qu'il l'aurait voulu; toutefois, les animaux introduits ont donné l'essor et, devant les résultats obtenus en poids et en qualité, se résumant en une augmentation de prix, les éleveurs commencent à être convaincus de la nécessité d'améliorer leur bétail. Une nouvelle orientation se note de jour en jour dans ce sens et quelques gros éleveurs font maintenant venir pour leur compte des animaux de race.

C'est, cependant, parmi les éleveurs que les procédés routiniers sont le plus enracinés. Sous prétexte de détruire les serpents et tous les animaux préjudiciables au bétail, les propriétaires de campos, dans la généralité des États brésiliens, mettent le feu à leurs pâturages. A Maranhão, on allume le feu avec d'autant plus d'entrain que cela permet de capturer en quantité les *juraras* et *jabotas*, petits chéloniens dont nous avons déjà dit quelques mots et qui sont destinés au marché de São Luiz et des principaux centres, où on en fait une grande consommation.

S'il est vrai que, par ce procédé, on réussit à détruire une certaine quantité de serpents et autre vermine nuisible aux animaux, il est non moins évident qu'on supprime chaque année nombre d'espèces végétales qui se reproduisent uniquement par semences. Il résulte de cela l'appauvrissement des pâturages, qui pourraient être plus riches par la variété des espèces végétales. Celles-ci, sauf exception, seront bientôt uniquement constituées par les variétés qui se reproduisent au moyen de *chyzonas*, celles dont les tiges se développent



Incendie de brousse.

sous terre et, par ce fait, échappent à l'action destructrice des flammes.

Le feu détruit aussi la partie organique des plantes qui, tombant sur le sol pendant la saison sèche, contribuent à le fertiliser. Ce procédé maladroît a d'autres inconvénients : quand, par exemple, la pluie s'abat abondante, suivie d'une sécheresse plus ou moins prolongée, il se forme dans les dépressions du campo de petits dépôts d'eau chargée de carbonate de potasse provenant des cendres. Le bétail qui boit de cette eau devient malade et meurt parfois, principalement

les veaux. Ce serait rendre service à l'industrie pastorale que d'interdire l'incendie des campos. Cela sera difficile à faire admettre par les propriétaires qui, par tradition, s'entêtent dans ce procédé. Le fait que, si la pluie tombe après un incendie, la terre commence à se couvrir d'une nouvelle verdure, leur donne une apparence de raison; mais l'herbe est de tige plus dure et moins grasse.

Dans certaines parties de l'État, l'élevage subit les ennuis d'une sécheresse plus ou moins prolongée. On ne trouve pas, à Maranhão, l'atmosphère constamment humide du bassin de l'Amazone; les deux saisons y sont très tranchées : l'une très sèche, l'autre très humide. De janvier à juin, les pluies font également déborder les rivières et activent les forces de la végétation. De juin à décembre, au contraire, le soleil dessèche les campos du sertão, les petites rivières se tarissent et les grandes diminuent considérablement de volume. Pendant cette période, il meurt un certain nombre d'animaux; ces sécheresses s'étendent depuis le haut sertão maranhense à travers les États voisins de Piauhhy, Ceará, le plus fortement atteint de tous par cette calamité, jusqu'aux États de Rio Grande do Norte et de Parahyba. Les grandes sécheresses semblent être périodiques et apparaissent tous les neuf ou dix ans. Dans le Ceará, nous l'avons dit, elles se sont parfois prolongées plusieurs années.

XIV. — La flore et les ressources végétales de Maranhão sont à peu près les mêmes, sauf proportion, que celles de l'Amazonie. On y trouve, comme dans les États voisins, le copal, le benjoin, le copahu, le sang-dragon, la vanille, le gingembre, le jalap et toutes denrées coloniales ou médicinales. Les forêts fournissent également le bois de construction et d'ébénisterie, mais il semble que dans ces forêts les essences précieuses se trouvent en moins grand nombre et aussi avec des dimensions moindres.

Le Maranhão possède encore, principalement dans la zone baignée par le Tocantins et l'Araguaya, du Guajará à la Serra de Desordem, dans la vallée du Pindaré, du Ribeirão Panema et du Gurupy, de grandes quantités d'arbres à caoutchouc, la *seringueira* des Brésiliens ou *siphonia elastica*. On ne peut



dire toutefois que ces arbres, qui sont la richesse des États d'Amazonas et de Pará, fassent encore l'objet d'une exploitation sérieuse.

De même, il n'existe pas encore, à Maranhão, d'industrie relative à l'extraction des minéraux. Il semble, par les quelques études tentées jusqu'à présent, qu'il y ait dans le pays d'importantes mines d'or et de cuivre, de fer, de marbre, de cristal de roche, voire de charbon. Il ne fait pas de doute qu'on a trouvé de l'or en abondance dans certains endroits du rio Gurupy; on cite aussi les lavages du Tury Assu et du Maracassumé, deux rivières de la région nord-ouest. Le dernier descend des *Montes Aureas* (monts aurifères) d'où coulent également quelques ruisseaux vers le Tury Assu. Le *Ribeirão Tucumandiva* est signalé aussi comme très riche en gîtes aurifères.

De même on dit qu'il existerait une mine d'or au lieu dénommé *Itapary*, district de la paroisse de *San José do Lugar dos Indios*. Il y aurait enfin une mine d'argent dans les terres d'*Itaparipecia*. Ces lieux sont situés dans l'île de Maranhão.

A S. J.-B. dos Vinhaes, dans l'île également, on a extrait, dans les terres de D. Izabel Gaetana da Piedade Nogueira, des morceaux de schiste qu'on dit être du charbon de terre; ce fait demanderait à être confirmé. A 18 kilomètres de *Burity do Novato*, municipe de Passagem Franca, on a découvert d'importants gisements de *salitre* qui auraient déjà été exploités autrefois. A 3 kilomètres de la ville de Barra do Corda, existent des mines de schiste bitumineux et probablement de pétrole.

La région de Grajahú serait riche en minéraux divers on y a trouvé des gisements de cuivre; l'ingénieur Henrique de Saint-Amand a découvert au Sud-Ouest et à 18 kilomètres de la ville de Grajahú, sur les rives de la rivière de ce nom, des morceaux de minerai de cuivre de qualité supérieure, mais en petite quantité.

Il faut espérer, et tout porte à croire, que l'existence de ces mines est une réalité car, en ce qui concerne le cuivre, les géologues l'ont signalé maintes fois dans les montagnes

de l'État; les filons iraient depuis le Pará jusqu'à l'État de Parahyba. Il existe sûrement un certain nombre de gisements; mais, sauf pour l'or du Gurupy et du Tury-Assú, il n'y a rien de positif à ce sujet, et on ne peut donner aucun renseignement certain. Il n'a jamais été fait de prospection ou d'étude sérieuse.

Dans le but de pousser, si possible, à l'exploitation des ressources minières et forestières, l'État a décidé d'accorder des concessions dont les terres destinées à l'exploitation des mines ne paieraient pendant vingt ans qu'un *foro* (droit foncier) de 50 reis par hectare et par an, et dans celles destinées à l'exploitation des produits forestiers ou à l'agriculture, 20 reis seulement par hectare, après démarcation respective. Les terres doivent être mesurées et limitées dans le délai de trois ans, aux frais du concessionnaire. Le paiement du *foro* commence après vérification des démarcations. Les concessionnaires sont obligés de présenter au gouvernement, dans le délai de deux ans, les échantillons, études et plans qui se rapportent aux terrains exploités. Les concessions non exploitées perdent leur privilège au bout de deux ans.

XV. — La culture intellectuelle est en grande faveur à Maranhão et il y a, chez tous les Maranhenses cultivés, de grandes aptitudes à la poésie. Dans les familles, on a l'habitude de réciter des vers; les jeunes filles mêmes versifient par plaisir; de là, sans doute, la correction de langage qu'on remarque dans la société de São Luiz, et aussi le dicton qui dit qu'il suffit de lancer un hameçon dans la baie de São Luiz, pour en ramener un requin ou un poète. Avec de telles aptitudes, il est tout naturel que les cours des lycées ou des écoles soient exactement suivis.

L'instruction publique est donnée dans l'État par 230 écoles primaires officielles et quelques établissements secondaires. A São Luiz, elle est administrée par le lycée Maranhense; l'École normale, l'École Modèle « Benedicto Leite », fondée par le sénateur de ce nom et chef politique de l'État; le « Curso Annexo » à cette école. L'Institut « Benedicto Leite » est un établissement qui fait honneur à Maranhão; il pos-

sède salles de chimie, physique, histoire naturelle, musée pédagogique, ateliers de travaux manuels, etc. Il y a encore le séminaire de théologie, deux groupes scolaires, l'un d'eux dépend de la municipalité. Dans l'intérieur il y a les écoles publiques *estadales*, un grand nombre d'externats et les écoles entretenues par les municipalités.

Il y a encore quelques institutions particulières que l'État subventionne.

L'État de Maranhão n'a certainement pas des ressources financières abondantes, mais c'est un État intelligemment et honnêtement administré. Il possède un budget peu élevé, mais n'a pas de dette extérieure et sa dette intérieure ne s'élève qu'à 2.442 contos, soit environ 3.700.000 francs (1).

Les intérêts de la dette publique consolidée sont ponctuellement payés au Trésor de l'État, sauf ceux des bons dont les possesseurs ne se présentent pas pour les toucher, étant absents; mais le montant existe toujours dans les coffres, afin de payer à la première réquisition. L'État a en outre contracté, dans des circonstances spéciales, divers emprunts avec les banques locales : ces emprunts sont amortis chaque année; ils sont d'ailleurs de peu d'importance. Le budget de l'État ne dépasse guère 3.000 contos, ses dépenses sont évaluées à 2.640 contos. Le budget de la ville de São Luiz est de 500 contos, et la dette de la municipalité s'élève au quart de cette somme.

Pour prospérer, il faudrait à Maranhão des bras nombreux, mais ses ressources ne lui permettent pas d'attirer un fort courant d'immigration. A part la faiblesse pécuniaire, il n'existe rien dans cet État qui s'oppose à l'émigration européenne, espagnole, portugaise, italienne. Les conditions sanitaires sont en général bonnes; tout le territoire littoral est fouillé par de forts vents qui rendent la température supportable et agréable. Dans l'intérieur, il y a de grandes zones où la température est assez douce, et dans la partie centrale, comme sur les rives du Tocantins, les chaleurs

(1) Un emprunt de 20 millions de francs destiné au remboursement de la dette flottante de 1.590 contos, et à la construction d'égouts et canalisation d'eau a été effectué à Paris le 20 novembre, 1910.



fortes ne se font sentir que quelques heures par jour et la température est égale toute l'année. Si l'on ajoute que, dans n'importe quelle partie de l'État, des richesses naturelles considérables entourent l'habitant, lui accordant, s'il sait s'en servir, les plus grandes facilités d'existence, il n'y a pas de doute qu'une immigration bien dirigée ne puisse réussir. Les appréhensions qu'on semble avoir dans le Sud à ce sujet n'ont pas le moindre fondement. C'est à Maranhão, comme dans tous les autres États, une question pécuniaire, mais surtout de persévérance et de bonne direction dans le service. L'échec ou la réussite de certains centres de colonisation dépendent uniquement des directeurs choisis.

